



Spectacles Page C2
Cinéma Page C3
Théâtre Page C6
Danse Page C6
Disques Page C7
Agenda culturel Page C8
Arts visuels Page C10

JAZZ

John Coltrane et le poids du siècle

On vient de rééditer pratiquement tous les enregistrements de Coltrane entre 1960 et 1967

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Quand il était encore un petit homme, Thelonious Sphere Monk Jr se souvient que John Coltrane frappait à intervalles réguliers au 243 de la 63 rue ouest, l'appartement new-yorkais que son papa, l'auteur du *Crépuscule avec Nellie*, habitait, afin de consommer du temps sans paroles.

«Je me rappelle, de confier récemment T.S. Monk Jr à *JazzTimes*, que Coltrane venait fréquemment, mais je ne me rappelle pas l'avoir entendu parler avec abondance. C'était dans les dernières années de sa vie, alors que lui et Thelonious ne jouaient plus ensemble. Ils pouvaient rester assis pendant quatre heures dans une même pièce sans prononcer un mot, et s'en trouvaient pleinement satisfaits.»

Coltrane n'usait pas les mots. Par pudeur comme par manque de confiance, il n'aimait pas traduire ses sentiments ou ses impressions par le verbe. Tout ce qu'il aimait, c'étaient les notes. Son intérieur était habité presque exclusivement par la note.

Il n'entendait que cela: des progressions sonores que l'étiquette Impulse vient de remettre en circuit en sortant pratiquement tout ce que Coltrane avait enregistré entre 1960 et 1967.

Obsédé

Dans la vie, Coltrane n'eut pas d'autre intérêt que la musique. En fait, il avait... une foule d'intérêts. Il était très curieux. Extrêmement curieux. Il consommait avec avidité tout objet de connaissance susceptible de nourrir son ambition musicale. A l'endroit des idées, John Coltrane entretenait une attitude impérialiste. Il faisait en sorte de se les approprier pour mieux les traduire en sons.

Il était un obsédé des œuvres de Platon et d'Aristote, des religions orientales comme des découvertes de Albert Einstein, l'homme qu'il admirait le plus. A cause de lui, il scrutait l'univers. Il aimait bien traîner dans ses bagages le télescope qu'il avait acheté en 1960 à San Francisco parce qu'il voulait suivre à la trace l'évolution de la planète Mars.

Mars, le dieu de la guerre, fascinait John Coltrane, homme de paix, qui travailla comme un forcené à la fusion, sur le mode paisible, des musiques de Béla Bartok, Luigi Berio, Ravi Shankar, Olatunji et Maurice Ravel avec celles de Duke Ellington et Thelonious Monk.

Tout cela, parce que lui, le croyant en un au-delà qu'il a rencontré ici-bas, les 2 et 3 novembre 1961 au Village Vanguard lors de l'interprétation de *Spiritual*, avait été séduit à l'âge de 6 ans par *Jésus: Pure joie de l'homme*, de J.S. Bach, qu'il savoura pour une première fois dans l'enceinte de la *St Stephen Metropolitan African Methodist Episcopal Zion Church* sise sur Boardhurst Street à Philadelphie.

La spiritualité de Bach, la rigueur de Bartok, le swing sensuel d'Ellington, et la maîtrise du temps de Monk... Coltrane va les malaxer pour se doter d'un mécanisme singulier lorsqu'il voudra écrire ce que sa voix intérieure lui soufflait constamment. Et pour le son? Il va puiser chez Johnny Hodges d'abord, puis chez Coleman Hawkins avant de fouiner du côté de Dexter Gordon pour ensuite étudier Sidney Bechet lorsqu'il se prendra d'affection pour le soprano.

Une lente mais sûre mise à mort du jazz

Ce passionné du jeu dit des échecs va jouer son évolution musicale de façon redoutable et sans jamais avoir blessé qui que ce soit. Il admirait Charlie Parker, Johnny Hodges, Earl Bostic, Miles Davis et Thelonious Monk? Il attendra patiemment son tour, parfois pendant des années, mais parviendra toujours à jouer auprès d'eux. Pour leur poser des questions, pour apprendre encore et toujours.

LES ARTS



Les 12e
Rendez-vous
du cinéma
québécois
s'ouvrent
avec
*Mouvements
du désir* de
Léa Pool

UN TRAIN NOMMÉ DÉSIR



ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Au

printemps 93, l'équipe du film *Mouvements du désir* a vécu entassée dans un train. Unie et captive. Deux wagons furent réquisitionnés pour vingt personnes, techniciens et acteurs confondus, faisant six fois le trajet entre Toronto et Vancouver. Aller ou retour. 35 jours à se piler sur les pieds dans les passages étroits où l'équipement tenait à peine, au milieu des vrais voyageurs qui se transformaient parfois en figurants. L'actrice française Valérie Kaprisky découvrait «le grand Canada» en regardant par la fenêtre se lever le brouillard sur les lacs des plaines et le soleil sur les Rocheuses. Pierre Mignot immortalisait tout ça avec une caméra à l'épaule. A la locomotive ciné: Léa Pool.

Depuis *Le mécano de la général* de Buster Keaton, le cinéma en a pris, des *train movies*. D'Hitchcock à Lars von Trier, on a vu filer les wagons de la Conquête de l'Ouest, ceux de l'Holocauste, ceux du Crime de l'Orient Express, ceux du pur voyage. L'existe une poésie du rail au parcours déterminé, aux rêveries libres.

Mais le cinéma québécois était en attente de son propre *train movie*. Ça prenait une réalisatrice d'origine suisse pour être inspirée par la symbolique de la locomotive filant plein Ouest. «En Suisse, on a le meilleur réseau ferroviaire du monde», me dit-elle. Son enfance a été bercée par les sifflements des entrées en gare, ses voyages par la musique des bielles. Quand Léa est arrivée au Québec en 78, comme tous les Européens, elle fut éblouie par nos grands espaces. L'idée qu'un train traversait le Canada d'un océan à l'autre (c'est moins vrai aujourd'hui), à travers monts et plaines, la fascinait.

De tout cela et aussi de l'envie de traduire au cinéma les prémices amoureux est né *Mouvements du désir*, histoire de train et d'amour.

Un pied hors du cinéma douloureux

Au bel Impérial, palace baroque réouvert pour la circonstance, ce film mobile fera en grande première, l'ouverture jeudi des douzièmes Rendez-vous du cinéma québécois. Ensuite il arrivera en salles.

Il s'agit de l'œuvre la plus attendue de Léa Pool. Sans doute à cause de la présence de la star française

VOIR PAGE C2: TRAIN

ARTS

SPECTACLES

Le cours
de la bourseLe Rideau tient en haleine
400 professionnels du spectacle,
réunis pendant quatre jours

PASCALE PONTOREAU

Un lieu d'information
et de consécration

Septième édition de la bourse Rideau, la rencontre des professionnels du spectacle qui réunit chaque année quelques 400 acheteurs, vendeurs et observateurs de la province. Pendant quatre jours, le Réseau indépendant des diffuseurs d'événements artistiques unis (Rideau) tient en haleine les artisans du milieu culturel québécois en leur offrant des ateliers d'information et surtout, en présentant des *show-cases* (extraits) de spectacles à vendre.

Le secteur musical n'est pas le seul concerné par l'événement. Et ce sont au total plus de 40 troupes qui seront présentées aux acheteurs et diffuseurs potentiels dans le cadre de la «bourse». Parmi ces vendeurs qui touchent autant la variété que la musique classique, la danse, le théâtre et le secteur jeunesse, 17 formations choisies par un comité de sélection réunissant des décideurs des milieux concernés donneront des mini-présentations.

Ainsi, en variété, on retrouvera le duo rock-velours anglophone Gogh Van Go dont l'album éponyme sorti en 1992 chez Audiogram compte de nombreux adeptes. Catherine Karnas interprétera, comme les autres participants, un extrait de 15 minutes, de son spectacle *Sans maquillage*. Le duo Bundock-Lanoie s'attachera à démontrer ses qualités. Puis, ce sera au tour de Danielle Martineau et de son accordéon cajun de séduire les acheteurs avec sa dernière création *Cheng, les routes de l'accordéon*, avant de céder la place à la formation Twist Art. Twist Art qui gagne à se produire sur scène où la voix de Lou Babin et les percussions de Raffaele Artigliere sont soutenues par les chorégraphes de Rashell Casimir.

Au registre de la musique dite sérieuse, on pourra apprécier le Bernard Primeau Jazz Ensemble; l'Ensemble Romulo Larrea, de Montréal, et son «Siècle de tango»; Sylviane Deferne travaillera autour de Robert Schumann alors que Guy Few et Joseph Petric présenteront *Open Line*. En danse, ce sont les compagnies Brouhaha Danse et Danse Partout qui interpréteront un extrait de leurs spectacles respectivement.

La galerie des horribles et *Le charme persiste mais n'opère plus*. Un seul *show-case* en théâtre pour adulte joué par le Théâtre le Clou avec *Jusqu'aux os*. Enfin, quatre extraits de spectacles-jeunesse: *L'oiseau d'or* du Théâtre du Biscuit, *Gaspa-show* du Théâtre de l'Aubergine, *Le pain de la bouche* du Théâtre de Quartier et *La nuit blanche de Barbe-bleue* du Théâtre populaire de l'Acadie.

Le Rideau offre des ateliers d'information et présente des *show-cases* de spectacles à vendre.

Si la bourse Rideau est avant tout le rendez-vous privilégié des professionnels du spectacle, elle n'en demeure pas moins un lieu d'information et de consécration. Ainsi, la journée du 14 février sera consacrée à trois ateliers. Le premier concernera l'état de «La chanson au Québec dans les années 90». Une chanson francophone, ancien bastion culturel, qui vit maintenant des heures douloureuses. Les invités tenteront d'apprécier les parts de responsabilité et les moyens envisageables pour remédier à la situation. Le deuxième atelier traitera d'une manière plus technique des étapes essentielles à la planification d'une tournée alors que le troisième et dernier thème exploité donnera à tous les participants «Les clés de la promotion».

Enfin, consécration pour les artistes et les entreprises actives dans le secteur artistique puisque la Bourse Rideau leur remet cinq prix: Initiative (sont représentés la Coalition québécoise des arts de la scène à qui l'on doit une augmentation de la fréquentation des salles; le Société de développement des arts et de la culture de Longueuil; les villes d'Anjou, Montréal-Est, Montréal,

Nord et Saint-Léonard qui se sont regroupées pour offrir conjointement une programmation en musique classique). Deuxième prix, celui de la Continuité, qui récompense le partenaire public ou privé pour sa contribution stratégique et financière au cours des ans, sera choisi entre la Banque Nationale, la Coopérative de développement culturel de Chicoutimi et la ville de Val-d'Or. Troisième récompense (Tournée) pour une compagnie artistique pour son approche originale de la mise en marché d'une tournée (Marie Carmen et son spectacle *Miel et venin*; *Le Petit monstre* du Théâtre Bouches Décousues et *Les Belles-soeurs* de la Compagnie Jean Duceppe). Enfin, le prix Diffusion honore une action exceptionnelle pour la mise en marché, le financement ou l'organisation et sera choisi parmi le Réseau Scènes, la Société de diffusion de spectacles de Rimouski et le Vieux Clocher de Magog. Un prix spécial Hommage est offert à un artiste-interprète pour sa présence exceptionnelle sur les scènes québécoises au fil des ans. En 1993, cet Hommage a été décerné à Gilles Vigneault. Enfin, chaque année Rideau édite un catalogue du spectacle, véritable «bible» des arts de la scène dans laquelle se retrouvent les coordonnées de tous les participants du milieu. Ce précieux outil est disponible durant la Bourse et auprès de Rideau (514-598-8024) au coût de 25\$.

COLTRANE *L'éclatement du jazz*

SUITE DE LA PAGE C1

La légende veut que lorsqu'il était en tournée avec Earl Bostic, saxophoniste reconnu par ses pairs de l'époque comme celui qui avait les connaissances techniques les plus vastes, Coltrane adorait s'asseoir à ses côtés. Bostic ne laissait aucun musicien conduire la Cadillac qui les transportait d'une ville à une autre, et lui posait continuellement des questions pour noter dans un cahier tout noir des réponses qu'il conservera toute sa vie.

A Bostic et à Hodges, Coltrane demandera quelle embouchure utilisait un tel en telle année et pourquoi ils avaient fait ceci au lieu de cela et comment transcrire sur le saxophone telle phrase de contrebasse ou de piano ou de violon. Il passera tous les instruments. Jusqu'à la harpe. Il invitera même la harpiste de la philharmonique de New York chez lui, pour mieux saisir comment il pourrait transposer sur son saxophone les particularités qui font de la harpe un instrument si particulier.

S'il était noyé de sonorités, il ne l'était pas au point d'être totalement imperméable aux imperfections sociales. Au mal politique, aux maux politiques. Aux meurtres de Luther King et au long assassinat de Billie Holiday.

En fait, là où Charles Mingus et Max Roach militaient et se battaient pour mieux exorciser, lui méditait avant d'évacuer par le son le mal qui le rongait. Là-dessus, il était le jumeau de Lester Young. Comme lui, il était souvent aux abonnés absents.

Sa fréquentation de Monk, de l'œuvre musicale de Monk comme de son art philosophique, ne fera qu'amplifier l'introduction des mots au profit de l'extraversion tumultueuse des sons. C'est auprès de Thelonious Monk, en 1957 au Five Spot à New York, que John Coltrane comprendra qu'il n'y a pas de mal, au contraire, à jouer long. A souffler longtemps. A exprimer toutes les idées qui viennent à condition évidemment que ce ne soit pas des poncifs.

C'est après Monk qu'il va enfin mettre sa timidité sur la touche et former l'orchestre que tous ses amis musiciens voulaient qu'il mette sur pied. Jimmy Garrison à la contrebasse, McCoy Tyner au piano et Elvin Jones à la batterie seront les complices parfois inconscients du travail d'éclatement du jazz que Coltrane poursuivra jusqu'à sa mort le 17 juillet 1967.

Écouter les unes après les autres les productions que MCA/Impulse vient de remettre en marché, c'est assister, pour ainsi dire, à une lente mais sûre mise à mort du jazz. Coltrane a démantibulé le puzzle musical du siècle pièce par pièce pour découvrir son propre néant.

Coltrane, ça paraît bizarre, ça ne s'écoute pas en société. Il est probablement le seul jazzman qui ne s'écoute pas en compagnie. Il est trop dense. Trop hypnotisant pour se partager. Chose certaine, écouter Coltrane à ceci de dangereux qu'il est difficile après coup d'écouter Art Pepper, l'Art Ensemble of Chicago, Arthur Blythe et autres musiciens célestes. Il faut laisser au temps le soin de nettoyer.

Il faut laisser au temps mécanique le temps qu'il faut afin de consommer, pour son propre bénéfice, l'immense portée artistique que le physicien du jazz a construite avec soin en détruisant le BLUES.



John Coltrane

PHOTO VALÉRIE WILMER

TRAIN *Un pari difficile*

SUITE DE LA PAGE C1

Valérie Kaprisky. Également parce que la musique du film fut écrite par un des plus grands compositeurs au cinéma, Zbigniew Preisner, bras droit sonore de Kieslowski et de Holland, à qui Pool a ici demandé une série de variations sur les thèmes de l'amour, du rêve, du voyage.

Première également, ce scénario qu'elle a signé elle-même. La cinéaste laissait d'habitude à d'autres l'écriture de ses longs métrages. Cette fois Léa Pool tourne du Léa Pool.

Elle me parle de ce film-là comme d'un cadeau qu'elle s'est offert, disant: «Je suis vivante, je suis drôle, pas uniquement noire, pas uniquement sérieuse». Léa a adoré mettre un pied hors du cinéma douloureux et torturé qui a fait jusqu'ici sa marque.

Elle a pris un pari difficile: celui d'explorer les zones grises, de la montée du désir entre deux personnes (Valérie Kaprisky et Jean-François Pichette) qui ne se connaissent ni d'Eve ni d'Adam, se rencontrant hors du quotidien, à bord d'un train filant trans Canada.

Léa Pool s'avance en terrain mouvant. Surtout en voulant mêler les rêveries au réel. Les pensées de



Jean-François Pichette et Valérie Kaprisky.

ses amoureux, leurs fantasmes se concrétisent. Peu de paroles, des regards, des gestes avortés, des mal-resses, des rêves éveillés, et ce train porteur lui-même de symboles... «J'ai construit un édifice fragile, passant à tout moment la frontière entre rêve et réel, dosant, retranchant, risquant de surdoser quelque part.»

«Ce que les gens se disent n'est pas important, mais combien fasci-

nant et révélateur est ce qu'ils cachent. *Mouvements du désir* est une quête de non-dit.»

L'amour, inépuisable sujet, s'il en fut. Avant d'écrire ses dialogues, Léa s'était forgé un questionnaire de trente questions qu'elle posait aux amis: «Qu'est-ce qui t'a frappé la première fois chez celui (celle) dont tu devais tomber amoureux?» Le film est né de ces témoignages entremêlés de souvenirs personnels.

Elle a écrit un premier jet, puis est montée bravement à bord du train Toronto/Vancouver pour s'apercevoir qu'elle avait sous-estimé l'impact du véhicule. Le train, qui devait n'être qu'un décor allait prendre, ça ne faisait plus de doute, une importance capitale dans l'affaire. «Il devenait le lieu de l'imaginaire», explique-t-elle.

La symbolique du train

Mais depuis toujours, Léa Pool accorde une grande valeur au cadre de ses histoires. «J'ai toujours été fascinée par les lieux, les espaces», dit-elle. Dans *La femme de l'hôtel*, le Clarendon palpait de sa vie propre.

Dans *La Demoiselle sauvage*, l'amour se nourrissait de ce barrage hors du monde.

«Le lieu impose un style. Dans ce train filant pour *Mouvements du désir*, il fallait composer avec une lumière changeante, des espaces réduits, et cette symbolique du train qui nourrit les personnages.»

«La chimie entre les acteurs doit avoir lieu, comme un précipité qui explose. Dès l'audition, entre Valérie et Jean-François, la sympathie a joué.»

Pourquoi Kaprisky? Pour les besoins de la co-production, il va sans dire. Mais encore, parce qu'il semblait à Léa que les cinéastes ne creusaient pas assez sur l'intériorité de cette actrice, qu'ils jouaient trop sur son physique de jolie fille, alors qu'elle est une comédienne très intelligente et sensible. La réalisatrice dit avoir cherché à capter ses silences, à forer sa profondeur. «J'avais besoin de Valérie et Valérie avait besoin de moi.»

Un voyage, c'est aussi une série de rencontres parallèles. Des gens qu'on croise et dont on essaie de deviner les destins. Dans *Mouvements du désir*, Léa Pool a voulu traiter ses personnages secondaires comme des allégories. «Du jeune homme malheureux au vieux couple uni, en passant par cette magnifique femme aveugle incarnée par Elise Guilbault et aussi par la petite fille qui accompagne comme un témoin le personnage de Valérie, tous les figurants sont des facettes du train... un train... qui se confond avec le désir.»

Mais le train n'arrivera jamais en gare. Entre plusieurs dénouements, Pool a balancé longtemps. Un beau jour, elle a décidé que non, elle ne ferait pas un spectateur le coup de la conduire quelque part. Elle dit avoir fait jusqu'au bout le pari du rêve.

CHANTS LIBRES présente

DIRECTION ARTISTIQUE
PAULINE VAILLANCOURTles 3 et 5 février 1994
à 20h30

CRÉATION MONDIALE

La Princesse
BlancheOPÉRA DE CHAMBRE DE Bruce Mather
ADAPTATION DU TEXTE DE Rainer Maria Rilke
PAR Renald Tremblay

Installation et costumes : Michèle Héon • Mise en scène : Guy Beausoleil • Eclairage : Claude Cournoyer • Chanteurs : Michel Ducharme, basse • David Doane, baryton • Yolande Parent, colorature • Pauline Vaillancourt, soprano • Nouvel Ensemble Moderne dirigé par Lorraine Vaillancourt •

au Monument National

1182, St-Laurent, Montréal. Billetterie : 871-2224
Admission : \$ 20.00 / étudiant(e)s et aîné(e)s \$ 15.00

AUDITIONS

Musique classique

École secondaire
Joseph-François-Perrault7450, rue François-Perrault
Montréal H2A 1L9Directeur musical:
M. Raymond Grignet

Instruments:

claviers, cordes, vents et percussions
1^{re} à 5^e secondaireProtocole d'entente avec le
Conservatoire de musique de Montréal

Renseignements:

Ginette Chartrand-Morin, directrice
Pauline Larouche, secrétaire

☎ (514) 596-4620 / télécopieur: (514) 596-7340



CECM

L'ENSEMBLE

Arion

SOLISTE INVITÉ
ANNER BYLSMA
VIOLONCELLE BAROQUECONCERT DE
MUSIQUE
ANCIENNE AUX
INSTRUMENTS
D'ÉPOQUEAu programme
des œuvres de
Boccherini et
VivaldiCOPRODUCTION: CBC
CBC Stereo 93.5LES 4 ET 6 FÉVRIER 1994,
À 20h00SALLE REDPATH (UNIVERSITÉ MCGILL)
3461, RUE MCTAVISH (MÉTRO PÉEL)
BILLET: 18 \$ / ÉTUDIANT-E ET AÎNÉ-E: 12 \$RÉSERVATIONS:
BILLETTERIE
ARTICULÉE
844-2172

LES ARTS

CINÉMA

Dans les marges du récit

Avec Bertrand Blier, le cinéma (heureusement) se permet d'aller «ailleurs»

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

En entrevue, impossible de rencontrer l'un sans l'autre. Ils forment un couple dans la vie comme sur un plateau. Unis, pour le meilleur et pour le pire. Le pire étant sans doute aux yeux de ces deux Français d'atterrir à Montréal, à trente sous zéro pour la promotion d'un film baigné par la lumière du Midi.

Ils se contredisent sans arrêt. Jamais d'accord, le couple. Et physiquement désassorti. Elle, Anouk Grinberg, comédienne de théâtre, révélée au cinéma dans *Merci la vie* de celui qui allait devenir son compagnon et son mentor, tient du petit écureuil maigrelet aux yeux angoissés, intelligents et toujours mobiles, telle la Nora de *la Maison de poupée*. Lui, Bertrand Blier, cinéaste chevronné qui se renouvelle encore, aborde l'air grave d'un pasteur anglican, la mine vaguement compassée, plus la pipe en appendice, sur laquelle il tire po! po! po! entre les questions. Réfléchi, le réalisateur.

Un deux trois soleil est la face ensoleillée de *Merci la vie*, l'avant-dernier Blier. Voici l'histoire d'une jeune fille des environs de Marseille qui apprendra la vie, entre un père poivrot (Mastroianni, quand même), une mère folle et un petit ami voleur, destiné à périr sous les balles.

Allégorie de la vie de banlieue, le film de Blier? «Oui, non. Bien sûr, le mot banlieue n'a pas la même signification en France qu'ici», précise-t-il. Et de m'évoquer cette ceinture de HLM autour des villes; peuplée à 90% d'immigrés de première, seconde ou troisième génération, où le chômage fait rage, où la police a peur d'aller et le Français moyen aussi. Une sorte d'interzone qui bat de son propre pouls, édicte ses propres règles.

À l'heure du scénario, Blier s'est installé là-bas, entrant parfois chez les gens, un peu comme un enquêteur. Lui, il est né dans l'opulence dorée, fils du célèbre acteur Bernard Blier, mais il dit n'aimer parler que des mal lotis.

Un deux trois soleil fut tourné dans la banlieue de Marseille, avec plusieurs figurants du cru, des enfants, des vieilles dames. L'axe du film, c'est le personnage de Victorine, incarné par Anouk. Une enfant qui devient femme dans ce semi enfer. Figure de détresse et de générosité, jamais complètement définie, que la comédienne en soupirant avoue ne pas avoir tout à fait compris. «C'est quelqu'un qui aime se perdre, dit-elle. Entre désespoir et vitalité, elle a développé des anticorps contre la vie».

Si Anouk Grinberg («Je suis une bourgeoise, moi») se voit complètement différente de sa Victorine, elle partage avec elle une révolte, un jusqu'au-boutis-

me auquel Blier a puisé le rythme vital du personnage. «Je pourrais foutre le feu à ceux qui mentent», profère-t-elle sourdement.

En apesanteur

«Un deux trois soleil est un film sur le saccage, précise Blier. Sur ce qu'on peut faire aux enfants d'abord pourvus de toutes les grâces, puis brisés par la bêtise et la méchanceté.»

Des films, l'auteur des *Valseuses* et de *Tenne de soirée* en aligne un lot derrière lui. Il commençait à tourner en 1963, a récidivé douze fois. Mais le cinéaste trouve le métier de plus en plus dur. Depuis que la linéarité du récit a cessé d'être sa tasse de thé, depuis qu'il donne dans l'éclatement, les scénarios lui arrachent un peu de son âme profonde, en des zones obscures qu'il lui est parfois pénible de fréquenter. «Avant, je n'avais pas le courage d'y aller», confie-t-il comme un plongeur qui a vu le fond boueux des eaux.

Anouk abonde: «Il faut être en apesanteur pour jouer avec lui».

Il se définit comme un chef d'orchestre plutôt qu'un metteur en scène, ayant passé d'une démarche littéraire à une démarche musicale, en cherchant aujourd'hui à traduire un mouvement, une variation. Durant toute l'entrevue, il multipliera les comparaisons musicales, parlant de son personnage féminin comme d'une mélodie, avec une actrice qui saute de la clarinette à l'accordéon, une sorte de femme-orchestre en qui Anouk dit avoir trouvé le défi total pour une actrice.

«Le cinéma dans son langage est resté rivé à Balzac, à Zola, à la linéarité du récit. Ça ne m'intéresse plus. Le récit est encore présent dans mes films, mais comme les fragments d'un Zola éclaté.»

Il y a deux ans, *Merci la vie* l'a propulsé hors de son orbite. Le film avait plusieurs débuts, quarante trajectoires et autant de fins, sur fond d'absolue confusion des genres. Et aujourd'hui, ce *Un deux trois soleil*, moins déstructuré, radioactif pourtant. Nul doute, il a changé, ce Blier.

«Désormais, mes scénarios bifurquent constamment, comme une voiture qui dérape», dira-t-il. Ici, il a laissé tomber une certaine coquetterie d'auteur, histoire de respecter le milieu défavorisé dont il parle. «*Merci la vie* était pure allégorie. Cette fois, s'ajoute un aspect reportage, dont je dois respecter le ton. La morale esthétique, ça existe, vous savez.»

Blier est ailleurs. Écrivant un scénario, plus humoristique, qu'il refuse encore de commenter. Tout-à-coup, il s'est ennuyé du ton drôle des *Valseuses* et de *Tenne de soirée*. Et le voici qui compose une histoire avec moins de message, «et un peu plus de cette suave imbecillité qui fait les vrais textes comiques».



Cameron Boyd et Jesse Bradford font souvent preuve d'astuce dans le film *King of the Hill* de Steven Soderbergh.

Au pays de la Dépression

KING OF THE HILL

De Steven Soderbergh, avec Jesse Bradford, Jeroen Krabbé, Lisa Eichhorn, Joseph Chrest, Spalding Gray, Elizabeth McGovern, Karen Allen, Adrien Brody, Cameron Boyd, Chris Samples, John McConnell. Scénario: Stevan Soderbergh, d'après le récit autobiographique de A.E. Hotchner. Au Cinéma de Paris.

FRANCINE LAURENDEAU

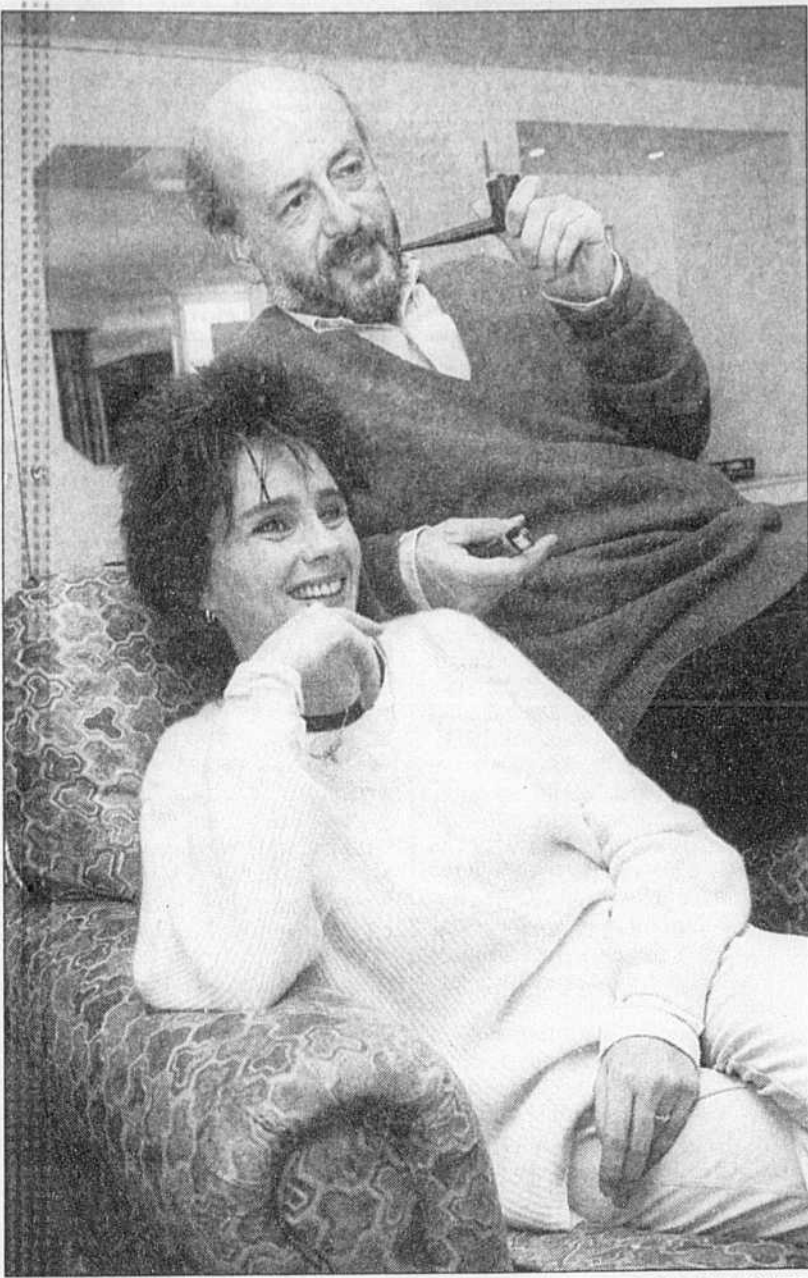
Saint Louis, Missouri, 1933. En pleine dépression, la famille d'Aaron Kurlander (Jesse Bradford), un sympathique garçon de douze ans, va subir quelques épreuves. Son père (Jeroen Krabbé), un type très quelconque, vendeur d'occasion peu scrupuleux, décide pour économiser d'envoyer le cadet chez un oncle qui habite très loin. Première et douloureuse séparation. Ensuite sa mère (Lisa Eichhorn), tuberculeuse, fait une rechute et doit retourner au sanatorium.

Et puis vient le tour de M. Kurlander qui accepte un job improbable de vendeur de montres dans un autre Etat. Aaron doit par conséquent se débrouiller seul pendant une période indéfinie. Ce sera d'autant plus compliqué qu'il n'a pas d'argent, que la note de l'hôtel où loge la famille est impayée et que le garçon ne sait absolument pas où est son père et ne veut pas inquiéter sa mère. Il va connaître des heures

noires rassurez-vous, mais tout finira très bien.

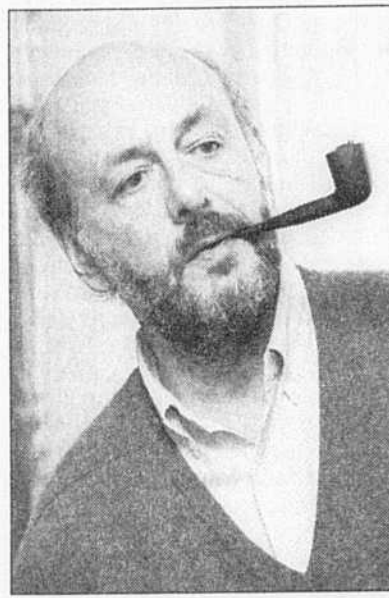
Parce qu'on s'y attache, à ce garçon dont le film de Steven Soderbergh (le réalisateur de *Sex, Lies and Videotape* et de *Kafka*) dresse un portrait attachant. Aaron est intelligent et imaginaire. À l'école, les professeurs apprécient ses talents. Mais devant la morgue de certains élèves riches, il s'invente un père au métier prestigieux, au point de finir par s'embrouiller dans ses mensonges. Il est débrouillard, ce qui ne l'empêche pas d'être sensible, d'être gentil avec une jeune voisine malade et d'aimer beaucoup son petit frère, sa tendre mère, son père même dont il a honte d'avoir honte. Dans ce temps-là, du moins aux États-Unis, même dans les grandes circonstances un père et un fils ne s'embrassaient jamais: ils se donnaient virilement la main.

Le film de Soderbergh est plein de personnages pittoresques, de rebondissements imprévus, amusants, émouvants, tragiques même. La reconstitution est irrésistible avec ses grands panneaux-réclames de Cigarettes Petit Bouquet, le parfum suranné de l'Hôtel Empire et sa drôle de liftière. Les acteurs sont bons et la mise en scène efficace. Un film chaleureux et touchant que j'avais découvert à Cannes et que j'ai revu avec beaucoup de plaisir ici.



PHOTOS JACQUES GRENIER

Anouk Grinberg et Bertrand Blier se contredisent sans arrêt. Jamais d'accord, le couple. Elle, révélée au cinéma dans *Merci la vie*, tient du petit écureuil maigrelet aux yeux angoissés. Lui, cinéaste chevronné, aborde l'air grave d'un pasteur anglican, la mine vaguement compassée, plus la pipe en appendice...



FAMOUS PLAYERS
★ DOLBY STEREO
INFO-FILM: 866-0111
de 11h00 à 22h00

Claude Brasseur
Claude Rich
Le Souper
Le vice au bras du crime.
C.F.P.
PARISIEN 866-3858
480 Ste-Catherine O. ★
12-40-2-45-4-55-7-00-9-05

EN NOMINATION
POUR 12 CÉSARS
Germinal
un film de Claude Berri
C.F.P.
PARISIEN 866-3858
480 Ste-Catherine O. ★
1-30-5-00-8-25

GAGNANT DU GOLDEN GLOBE DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER
ADIEU MA CONCUBINE
C.F.P.
PALACE 866-6991
918 Ste-Catherine O. ★
1-30-5-00-8-30
VERSION ANGLAISE
FAMOUS PLAYERS 8497-8095
Tous les soirs 6-15-9-15
ven-sam-dim-mar 12-10-3-10

La leçon de PIANO
GAGNANT DU GOLDEN GLOBE DE LA MEILLEURE ACTRICE
Holly Hunter
PARISIEN 866-3858 11-10-3-50-6-30-9-20
CENTRE LAVAL 868-7778 1-10-3-50-6-40-9-20
1600 Le Corbusier ★ COUCHE-TARD sam 11-50
Aussi aux DAUPHIN, BOUCHERVILLE, ST-HYACINTE, JOLIETTE, TROIS-RIVIÈRES, MAISON DU CINÉMA et DRUMMONDVILLE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
LOEWS 861-7423 FAMOUS PLAYERS 8497-8095 Aussi au cinéma DÉCARIE
918 Ste-Catherine O. ★

«...UN PUR CHEF-D'OEUVRE DE CINÉMA-VERITÉ.»
Luc Perreault, LA PRESSE
le Bébé
La nouvelle comédie acclamée par la critique réalisée par Stephen Frears
FILM LE PLUS POPULAIRE FESTIVAL OF FESTIVALS TOKYO 1993
GAGNANT DU MEILLEUR ACTEUR FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM, CHICAGO 1993
VERSION FRANÇAISE
PARISIEN 866-3858 JOLIETTE 752-0364
480 Ste-Catherine O. ★ Cinéma du Carrefour
VERSION O. ANGLAISE
LOEWS 861-7423
12-20-2-35-4-50-7-05-9-15
COUCHE-TARD ven-sam 11-20

Après *TENNE DE SOIRÉE*, *TROP BELLE POUR TOI* et *MERCI LA VIE* revoici **BERTRAND BLIER** avec son tout dernier film.

«UN FILM QUI NE LAISSE PAS LE CHOIX. IL DEMANDE, IL EXIGE QU'ON L'AIME.»
- Le Monde
«IL EST TROIS FOIS GÉNIAL LE NOUVEAU FILM DE BERTRAND BLIER.»
- Le Figaro
«ÉCLATANT!»
- Première

GAUMONT PRÉSENTE
ANOUK GRINBERG • MARCELLO MASTROIANNI

UN DEUX TROIS SOLEIL
UN FILM DE BERTRAND BLIER
MYRIAM BOYER • OLIVIER MARTINEZ
JEAN-MICHEL MOÏREY • DENISE CHALEM
CLAUDE BRASSEUR • EVA DARLAN
PATRICK BOUTCHÉY
MONTREUR DE LA PHOTOGRAPHIE GÉRALD DE MATTEIA
MONTREUR DU SON PIERRE RUFFY
MONTREUR DE LA MUSIQUE ÉRIC CHALOU
MONTREUR DES EFFETS SPÉCIAUX GUY BÉGIN
MONTREUR DES COSTUMES JACQUELINE BOUQUARD
MONTREUR DES COIFFURES CHRISTÈLE HUIE
MONTREUR DES TRANSPORTS GUY BÉGIN
MONTREUR DES MANIPULATIONS GUY BÉGIN
CINÉMA 99.3
PARISIEN 866-3858
480 Ste-Catherine O. ★
12-45-3-00-5-15-7-25-9-35
CENTRE LAVAL 868-7778
1600 Le Corbusier ★
12-40-2-50-5-00-7-10-9-15
COUCHE-TARD sam 11-50

« Chapeau, donc, à Michel Murray pour avoir si bien assemblé ce puzzle. »
PAUL-HENRI GOULET,
JOURNAL DE MONTRÉAL

« Luc Picard a vraiment de l'étoffe. »
LUC PERREAULT,
LA PRESSE

« Avec une réelle présence à l'écran, Luc Picard confirme qu'il est un des comédiens les plus intéressants de sa génération. »
ÉRIC FOURLANTY, VOIR

« Murray fait preuve d'assurance dans sa mise en scène et dans ses choix esthétiques. »
BERNARD BOULAD,
LE DEVOIR

DOUBLURES
Un film de MICHEL MURRAY
Avec LUC PICARD CHRISTINE SÉGUIN JULIEN POULIN NORMAN HELMS LOUISE DESLIÈRES
scénario MARCEL BEAULIEU MICHEL MURRAY
production MONIQUE LÉTOURNEAU DORIS GIRARD réalisation MICHEL MURRAY
UNE PRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA
EN AVANT-PROGRAMME : Le Récital, un court métrage de Marie Décarie
CINÉMA ONF 496-6895 Samedi et dimanche : 13 h - 15 h - 17 h - 19 h - 21 h
1564, rue Saint-Denis ★ Du lundi au jeudi : 17 h - 19 h - 21 h

Bienvenue dans la cinquième dimension

UN, DEUX, TROIS, SOLEIL

Écrit et réalisé par Bertrand Blier, avec Anouk Grinberg, Myriam Boyer, Marcello Mastroianni, Olivier Martinez, Jean-Michel Noirey, Claude Brasseur, Jean-Pierre Marielle, Patrick Bouchitey, Denise Chalem, Irène Tassemedo. Image: Gérard de Battista. Son: Pierre Befve et Paul Bertault. Montage: Claudine Merlin. Musiques originales de Khaled. France, 1993. 1h44. Au Parisien et au Laval.

FRANCINE LAURENDEAU

En très gros plan, deux têtes de femmes. La plus jeune, Véronique (Anouk Grinberg), trempe sa tartine dans un bol de chocolat, la mange avec ferveur. L'autre, sa mère (Myriam Boyer), l'observe avec une attention inquiète. Parce qu'elle est gentille, Véronique se comporte en petite fille contente. Mais quand sa mère lui annonce qu'elle l'accompagne à l'école, elle se révolte. Et les relations fille-mère se précisent: Véronique n'a pas de chance, sa mère est une cinglée. Quant à son père (Marcello Mastroianni), il est alcoolique. Un vieil émigré italien doucement alcoolique qui boit du pastis à cause de sa couleur qui change quand on y verse l'eau. L'importance de la couleur. La blancheur de ces paysages urbains écrasés de soleil. La couleur de la peau cuivrée d'enfants dont les parents sont venus d'Afrique et d'ailleurs. Les rythmes et le scintillement maghré-

bins de la musique de Khaled. Ça se passe dans une banlieue de Marseille, chez les loubards, c'est-à-dire dans un monde pas très régulier. Par exemple Petit Paul, le premier amour de Véronique, est cambrioleur de son métier. Une de ses victimes va d'ailleurs le tuer. Mais est-ce qu'on meurt vraiment, dans ce film? Les morts n'arrêtent pas de revenir quand on pense à eux. Ils apparaissent docilement, un peu nostalgiques tout de même. Ce n'est pas drôle pour Petit Paul de voir Victorine faire l'amour avec son mari.

Car avec Petit Paul, Victorine avait échauffé de doux projets. Celui, notamment, de faire mentir les statistiques qui vous tracent votre destin à partir du lieu de votre naissance, de votre condition sociale et de votre origine ethnique. Mais finalement la jeune femme va leur obéir, aux statistiques, en épousant Maurice, un chômeur qui lui fera trop d'enfants. Quoi vous dire encore? Que Victorine éprouve un grand besoin de tendresse maternelle. Quand elle fait la connaissance de Gladys, Noire sculpturale, accueillante et moelleuse, elle veut tout de suite se faire adopter par cette maman de rêve et oublier l'autre, la vraie. Que son père, qu'elle aime d'une tendresse indulgente, n'arrive jamais, au sortir du bistrot, à retrouver sa maison, son Bâtiment C, Porte 722. Et je vous dirai enfin qu'il y a deux sortes de cambriolés. Les mauvais (Claude Brasseur), dont je vous ai déjà parlé, qui n'ont aucune compréhension et qui tirent à vue sur les cambrioleurs. Et les sympathiques (Jean-Pierre Marielle), qui les reçoivent chaleureusement, laissent trainer quelques billets à leur intention, leur donnent à manger et leur offrent même des conseils amicaux. «Tu es la chance de mon pays, dit-il à un petit voleur noir comme l'encre. Quand tu seras grand, épouse une Française bien blanche et fais-lui des enfants.»

Et nous voici amenés à cette constatation assez étonnante: Bertrand Blier nous arrive avec un film engagé socialement, un film franchement antiraciste. Comprenez-moi bien: je ne m'étonne pas de l'antiracisme de Blier. Mais dans ses films précédents — je ne sais pas moi, je cite au hasard *Les Valseuses*, *Beau-père*, *Notre histoire*, *Tenue de soirée*, *Trop belle pour toi* — il ne s'était jamais attaqué à une véritable réflexion sociale. Un «film à message», *Un, deux, trois, soleil!*? Pas au premier degré en tout cas. Car Blier, forcément, fait du Blier. Je veux parler des dialogues: drôles, méchants ou tendres, mais toujours ciselés, incisifs, percutants. Je veux parler du récit. Victor Hugo se targuait d'avoir «disloqué ce grand niais d'alexandrin»; Blier, lui, réinvente à sa manière la description d'une situation, la narration d'une histoire. Il avance et recule dans le temps, il crée une cinquième dimension, il projette sans nous avertir les fantômes de ses personnages. Cela sans afféterie, sans astuces marienbadesques. Ça coule tout naturellement et puis, par moments, ça nous gicle au visage. Enfin, je veux parler de sa direction d'acteurs. Avec, au premier plan, une surprenante Anouk Grinberg qui passe d'un registre à l'autre, d'une composante de son personnage à une autre, de la dureté à la douceur, du cynisme à la naïveté la plus pure. Souvent, elle «parle bébé», touchante petite fille, émouvant clown triste dont la silhouette fragile — je pense à une séquence où elle s'éloigne dans la nuit, soutenant Mastroianni — rappelle la Giulietta Masina de la *La Strada*, ou Charlie Chaplin quand il nous tourne le dos dans le célèbre final des *Temps Modernes*. Un film qui n'est pas de tout repos, qui bouleverse nos petites habitudes cinéphiliques, un film percutant.



Bertrand Blier nous propose avec *Un, deux, trois, soleil!*, une réflexion sociale sur le racisme.



Because Why offre l'occasion de s'amuser sans sombrer dans la vulgarité ou la naïserie, les deux mamelles d'une certaine comédie québécoise.

Le secret de la sauce Paragamian

BECAUSE WHY

Réalisation: Arto Paragamian. Scénario: Arto Paragamian avec l'aide d'Eric Parenteau et de Claude Gagnon. Images: André Turpin. Avec Michael Riley, Martine Rochon et Dori Bandol, Québec. Au cinéma Égyptien.

BERNARD BOULAD

C'est l'histoire d'un homme qui, telle une bouée qui flotte au milieu de l'océan, cherche à jeter une ancre n'importe où pourvu qu'elle s'accroche à quelque chose de stable et l'empêche de repartir à la dérive. Cet homme paumé qui frôle la trentaine s'appelle Alex (Michael Riley). Il revient d'un périple de cinq ans à l'étranger et débarque à Montréal comme sur une autre planète. Espérant retrouver inchangé tout ce qu'il avait laissé, il se rend vite compte, ainsi qu'il le confie à son ex, maintenant mariée et mère d'un enfant et enceinte d'un autre, que «les choses ont changé».

Croisement à la fois entre Buster Keaton, Jacques Tati et Roberto Benigni, cet original est le personnage central de *Because Why*, le premier long métrage d'Arto Paragamian. Aussi, s'il est d'un abord sympathique, son visage n'en exprime pas moins une certaine tristesse, signe d'une profonde solitude. Peu dégourdi et souvent distraité, avec son air à la fois ahuri et attristé, Alex est en fait un être terriblement instable, déchiré entre son envie de fonder une famille et de repartir aussitôt au loin pour fuir.

Empruntant la voie de la fantaisie, en y mêlant sans prétention des accents de fable philosophique, *Because Why* adopte sans complexe le ton de la comédie ironique et ne craint pas de brouiller les pistes et de jouer la carte de l'absurde. Arto Paragamian n'a donc pas manqué d'audace pour ce premier long métrage plein de drôlerie et de fraîcheur. Une audace qui se révèle payante.

Pour les initiés, ce diplômé en cinéma de Concordia, montréalais de naissance et de parents arméniens, n'est pas un inconnu. Auteur de deux courts métrages au charme

fou, *The Fish Story* et *Across the Street*, tous deux vainqueurs au Festival du film étudiant canadien, Arto avait soulevé beaucoup d'espoir dans la communauté cinématographique. Et nombreux sont ceux qui se demandaient si son passage au long métrage n'allait pas d'une certaine façon «pervertir» son style unique qui faisait la part belle à un onirisme magique, mêlant admirablement poésie et humour loufoque. Même si *Because Why* n'atteint pas le même degré de douce folie de ses courts métrages, Paragamian ne décevra pas les amateurs de comédies subtiles qui fourmillent de gags simples et amusants, souvent sans dialogues, comme la scène désopilante de la salle de bains qui constitue un sommet du genre.

Une des grandes qualités du film d'Arto Paragamian est le choix judicieux des lieux de tournage livrés à l'oeil aguerri d'André Turpin, le directeur-photo qui signe de superbes images, cadrées avec une précision quasi géométrique. L'immeuble dans lequel se déroule la majeure partie de l'histoire devient ainsi un personnage à part entière aussi vivant que ses excentriques locataires, une belle galerie de personnages attachants que Paragamian a bien su diriger.

En revanche, le principal défaut du film se situerait dans son manque d'unité et de vision d'ensemble. Certaines séquences ont été montées les unes après les autres comme une série de courts métrages qui, sur la durée, donne une structure décousue qui enlève de la force au récit et casse parfois le rythme. On pourrait aussi lui reprocher un certain manque de maturité, voire une certaine naïveté dans le propos mais qu'importe, le plaisir est au rendez-vous.

Because Why offre donc de réelles occasions de s'amuser sans sombrer dans la vulgarité ou la naïserie, les deux mamelles d'une certaine comédie québécoise de bas étage. Arto Paragamian, quant à lui, a pris le parti de nous divertir avec intelligence et invention. Il fait un cinéma stimulant et rafraîchissant qui rajeunit notre cinéma poussiéreux.

À L'ÉCRAN

★★★★: chef d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
(☞): pur cauchemar

BECAUSE WHY

★★★

De Arto Paragamian. Une première oeuvre en forme de fable fantaisiste mettant aux prises un jeune homme et sa conscience tourmentée qui, après cinq ans de cavale à travers le monde, lui conseille de se trouver un lieu où s'enraciner. Et éventuellement de fonder une famille. Avec ce thème typique qui rejoint les préoccupations de la Génération X, ce jeune réalisateur montréalais signe une comédie joyeuse et pleine d'ironie dans une forme originale très attrayante. Prometteur.

Au cinéma Égyptien.
Bernard Boulad

NAKED

★★★★1/2

De Mike Leigh. Le film britannique qui rafla à Cannes la palme du meilleur réalisateur, et valut à David Theulvis le prix d'interprétation masculine. Une oeuvre noire et puissante, contemporaine de l'Apocalypse, magistralement jouée et dirigée. On y suit l'errance d'un jeune sans abri cynique dans un Londres sordide où le sexe, la mort et le désespoir sont frères. Incontournable dans le registre désespéré. À l'Élysée.

Odile Tremblay

KING OF THE HILL

★★★

De Steven Soderbergh. Dans les années noires de la Dépression, à Saint Louis, Missouri, un garçon de douze ans doit apprendre à se débrouiller tout seul. Un film drôle, émouvant et chaleureux. Au Cinéma de Paris.

Francine Laurendeau

UN, DEUX, TROIS, SOLEIL

★★★★

De Bertrand Blier. Un thème actuel et dérangeant, une écriture novatrice, une réalisation étincelante, des comédiens — Anouk Grinberg, Marcello Mastroianni, Myriam Boyer — inoubliables. Un film percutant.

Au Parisien et au Laval.
Francine Laurendeau

SIX DEGREES OF SEPARATION

★★★★1/2

De Fred Schepisi. D'après la pièce à succès de John Guare. Un thriller urbain, qui aborde les thèmes du racisme, de la tolérance, des luttes de classes. Tout cela à travers l'histoire d'un imposteur noir débarquant chez des riches collectionneurs de *Fifth Ave* et bouleversant leur vie. Film suspense vivant, intelligemment construit, avec un Donald Sutherland en pleine forme dans la distribution.

Présenté au Loews.
Odile Tremblay

IN THE NAME OF THE FATHER

★★★★

De Jim Sheridan. L'auteur de *My Left Foot* a signé un film percutant sur la question irlandaise en portant à l'écran le récit autobiographique de Gerry Conlon, injustement condamné à 30 ans de prison pour avoir soi-disant fomenté un attentat de l'IRA.

Daniel Day-Lewis livre une performance remarquable, sans jamais en faire trop, toujours juste. La mise en scène est précise, sans esbroufe, impressionnante de vérité. À voir absolument. Présenté entre autres au Faubourg.

Bernard Boulad

THE SNAPPER

★★★

Stephen Frears. Un film intimiste et drôle qui nous emmène à la rencontre d'une loufoque famille irlandaise. La jeune fille enceinte, refuse de dévoiler le nom du père. Scandale dans la petite ville! Le film explore les réactions de tout le monde: père, mère, enfants et voisins. Sur le mode joyeux, un rythme trépidant, une excellente distribution et une caméra qui refuse le recours de l'esthétisme. Ce qui ajoute au naturel des personnages.

Présenté au Loews.
Odile Tremblay

ARIZONA DREAM

★★★★

D'Emir Kusturica. «LE» film américain du réalisateur bosniaque de Papa est en voyage d'affaires et du Temps des Gitans. Insolite, désarçonnant, magique. À voir sans tarder, d'autant plus qu'il n'est à l'affiche du Nouvel Élysée que jusqu'au 3 février.

Francine Laurendeau

CADILLAC GIRLS

★1/2

De Nicholas Kendall. Après la mort de son père, alors qu'elle est à un tournant de sa vie professionnelle, Sally doit retourner dans sa Nouvelle-Écosse natale avec sa fille de dix-huit ans. Un conflit larvé éclate en plein jour. Sympathique mais aseptisé comme un téléfilm.

Présenté au Cinéplex Centre-Ville.
Francine Laurendeau

ELLE VIENT DE QUITTER SON HOMME. IL VA REJOINdre CELLE QUI L'AIME. MAIS SUR UN TRAIN, TOUT EST POSSIBLE...

VALÉRIE KAPRISKY JEAN-FRANÇOIS PICHETTE

MOUVEMENTS DU DÉSIR

UN FILM DE LÉA POOL



PRODUIT PAR DENISE ROBERT AVEC JOLIANNE L'ALLIER-MATTEAU · WILLIAM JACQUES · MATHEW MACKAY · ÉLISE GUILBAULT
SCÉNARIO LÉA POOL PHOTOGRAPHIE PIERRE MIGNON MONTAGE ET MONTAGE SON MICHEL ARCAND MUSIQUE ZBIGNIEW PREISNER DIRECTION ARTISTIQUE SERGE BUREAU
DIRECTION DE PRODUCTION MADELEINE HENRIE PRODUCTEUR ASSOCIÉ IONF YVES RIVARD COPRODUCTEURS ALFI SINNIGER · PETER BAUMANN PRODUCTEUR BELGIQUE DANIEL LOUIS
EN COPRODUCTION AVEC L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA ET CATPICS COPRODUCTIONS ET AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE TELEFILM CANADA
LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES INDUSTRIES CULTURELLES-QUÉBEC OFFICE GÉNÉRAL DE LA CULTURE (BERNE) SF DRS / RTSR



La Presse

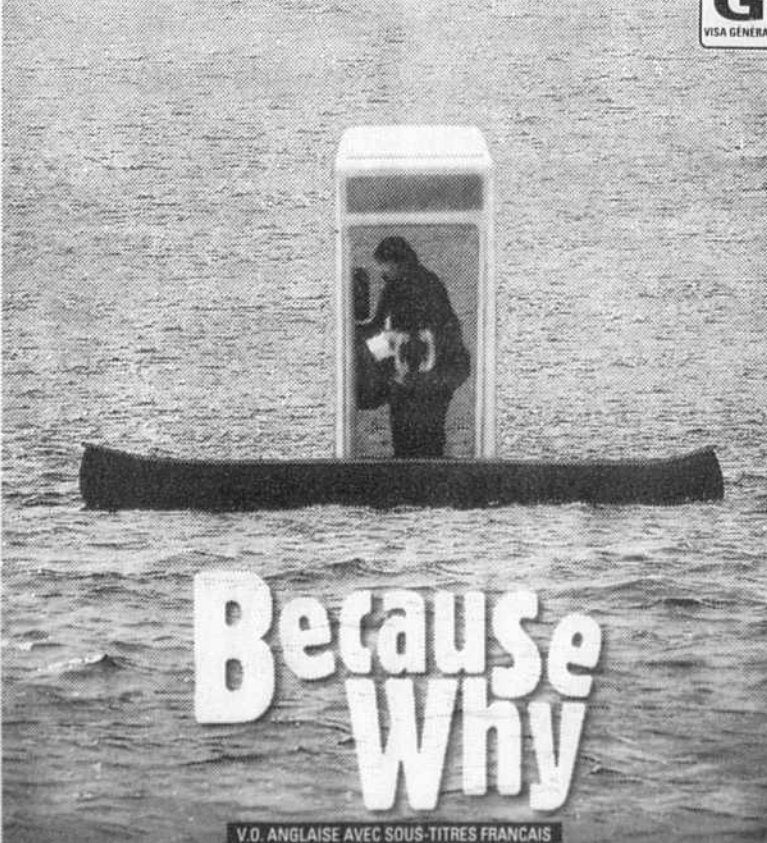
CANADA 3000

Hôtels et Villégiatures Canadian Pacific

PRE PUBLICITE FILM EN ATTENTE DE CLASSIFICATION

DÈS LE 4 FÉVRIER

PRIX DE BRONZE, FESTIVAL DU FILM DE TOKYO 93, "YOUNG CINEMA COMPETITION"



ASKA FILM PRODUCTIONS ET CINQUE FILMS PRÉSENTENT UN FILM DE ARTO PARAGAMIAN AVEC MICHAEL RILEY MARTINE ROCHON DORU BANDOL ET HEATHER MATHIESON

★ EXHIBITION OFFERTE EGYPTIEN 849-FILM 1455 rue Peel ★ 1:15 - 3:15 - 5:20 - 7:25 - 9:30

LES ARTS

A L'ÉCRAN

PHILADELPHIA

★★★

Jonathan Demme qui nous avait donné le remarquable *Silence des agneaux* aborde des thèmes explosifs: sida et homosexualité à travers une production grand public qui donne la vedette à Tom Hanks et Denzel Washington. Hanks est fort et nuancé, la musique est bonne, mais le traitement assez conventionnel. On applaudit le courage de Demme et de son équipe qui désamorcent ici plusieurs grenades. V.F. présentée entre autres au Berri

Odile Tremblay

DOUBLURES

★★1/2

Premier long métrage de Michel Murray qui raconte sur le mode de la comédie fantaisiste les aventures rocambolesques d'un homme ambivalent qui s'invente des doubles afin de vivre sa vie par procuration. Jusqu'au jour où il craque et voudra reprendre possession de son identité. Dans le rôle principal, Luc Picard défend bien ses multiples personnalités. Mais par son manque d'audace, le film, quoiqu'inventif, reste au niveau de l'anecdote et n'atteint pas ce degré d'ironie et de folie que l'on en attend. Dommage.

Présenté à l'ONF
Bernard Boulad

WRESTLING ERNEST HEMINGWAY

★★

De Randa Haines. Un ancien marin irlandais et un vieux coiffeur cubain, tous deux retraités, se rencontrent dans une petite ville côtière de la Floride. L'un boit, rigole, fait le fou. L'autre mange tous les jours son sandwich au bacon au même restaurant, à la même table, à la même heure. N'empêche qu'une profonde amitié les unira. La réalisatrice de *Children of a Lesser God* a malheureusement eu la main lourde et trop forcé sur les violons pour nous arracher des larmes. Dommage pour Richard Harris et Robert Duvall. V.F. au Complexe Desjardins

Bernard Boulad

ORDINARY MAGIC

★★1/2

De Giles Walker. Elevé en Inde, Jeffrey devient orphelin à quinze ans et se voit rapatrié dans un Canada qu'il ne connaît pas. Mais quand la maison où il habite avec sa tante Charlotte sera menacée d'expropriation, il se trouvera une nouvelle raison de vivre. Honnête et touchant. Le vrai «film pour tous» dans le meilleur sens du terme.

Au Cinéplex centre-ville.
Francine Laurendeau

SHADOWLANDS

★★★

De Richard Attenborough. À l'Université d'Oxford, dans les années cinquante, célibataire endurci confit dans son confort intellectuel, l'écrivain C. S. Lewis (Anthony Hopkins) s'avouera presque trop tard son amour pour l'Américaine Joy Gresham, son contraire absolu. La quintessence d'une certaine Angleterre traditionnelle et gourmée. Comme le film. V.F. au Complexe Desjardins

Francine Laurendeau

DAENS

★★★

Film belge de Stijn Coninx. Sombre et dense, cette fresque sociale dépeint les conditions de vie et de travail dans une ville flamande il y a un siècle. Une intéressante leçon d'histoire.

Présenté au Nouvel Élysée
Francine Laurendeau

CINÉMA.



David Thewlis remportait à Cannes la palme de l'interprétation masculine pour l'intériorité fiévreuse de son jeu inspiré dans *Naked*. Nul n'aurait pu la mériter davantage.

Le chemin de croix de l'anti-héros

NAKED

Réal et scénario: Mike Leigh. Avec David Thewlis, Lesley Sharp, Katrin Cartlidge, Greg Cruttwell, Claire Skinner, Peter Wight. Image: Dick Pope. Musique: Andrew Dickson. Grande-Bretagne. 2h06. À l'Élysée.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ce n'est pas gai, *Naked*. Bon, mais pas gai. Fort, sans concession, urbain, fin de siècle, déliquescence, admirablement interprété, mais pas gai vraiment. Un de ces films qui vous font mal, qui témoignent de l'Apocalypse d'une planète sans espoir, qui vous disent que les *happy end* sont un dénouement révolu. Et que dans le *no future* où s'enlise le millénaire, on n'a pour choix unique que de partir du point A pour gagner le point A. A signifiait, est-il besoin de le préciser, abîme absolu.

Le film, on m'en excusera, inspire quelques idées noires.

Mais quelle oeuvre magistrale! David Thewlis remportait à Cannes la palme de l'interprétation masculine pour l'intériorité fiévreuse de son jeu inspiré. Nul n'aurait pu la mériter davantage. Quant à l'auteur, Mike Leigh, il raffait les lauriers tout aussi mérités du meilleur réalisateur. Jamais, l'unité de ton du film ne s'épavare. Tout: jeu et discours sont une concentration de douleur acide et de dérive urbaine sans but.

Naked est une errance londonienne, le chemin de croix avec stations commentées d'un jeune anti héros sans abri qui squatte tout ce qui bouge, sans jamais trouver le repos. Johnny n'a pas de morale fixe, mais quelque chose qui ressemble parfois à de la compassion et qui se réveille en des moments inattendus pour s'endormir le reste du temps, un cynisme aiguë comme une arme, et une bouche qui disserte à perte de vue sur les anti perspectives d'une société aspirée par son néant. Les dialogues (très écrits, très noirs, très puissants) sont en fait les monologues de solitudes qui se croisent un moment.

Il a quitté Manchester, aboutit à Londres chez une ex copine, accueilli par Sophie sa colocataire aussi paumée que lui (Katrin Cartlidge), punk brisée aux longs cheveux noirs dans le lit de laquelle il plonge et qui s'éprend de lui

pour ne pas se noyer ailleurs. Mais le nomade n'a aucune envie de s'attacher une corde au cou.

Voici le Londres des fonds de ruelles pluvieux où l'on vous attaque pour le plaisir de vous tabasser, où erre un propriétaire sadique qui s'amuse à violer les petites jeunes filles en les torturant avec une joie rauque. Où le sordide est un mode de vie. Lofts, fonds de cours, appartements des filles chez qui Johnny s'arrête un moment et qui toutes ont une fêlure, un malheur, et l'impossibilité de réchauffer vraiment quel'un d'autre, même si elles croient l'aimer. La caméra courtise les plans serrés. Nul horizon en vue de toute façon.

Les décors extérieurs ont souvent quelque chose d'épuré, dont on a retranché les accessoires inutiles, sur une esthétique de fin du monde, et une musique de violons vrelainiens aux sanglots longs. La violence est omniprésente en arrière-plan: viols, tabassage, coups au héros en lambeaux qui se trainera chez ses amies, pour être raccommodé avant de retrainer ses guêtres sur le macadam de Londres.

Les comédiens sont tous issus du théâtre, avec une présence presque shakespearienne dans la tragédie. Ils incarnent chacun un type, dirigés avec une maîtrise sans faille par Mike Leigh. Non seulement Thewlis est-il magistral mais nul n'oublie Katrin Cartlidge non plus, malade femme fatale dont tout le monde abuse et qu'elle rend dans un spasme névrotique de haute voltige. Mais toute la distribution est excellente.

Le cinéma britannique, dont on voit plusieurs oeuvres cette année: *The Snapper* de Frears, aujourd'hui ce *Naked* et bientôt le film de Ken Loach nous place, on le répète souvent, devant une douloureuse alternative. Soit, aller voir la version originale anglaise — mais ici l'accent cockney de David Thewlis est proprement incompréhensible — soit, se taper la version française avec l'insupportable argot parisien qui dénature la musicalité des dialogues. *Naked* aurait exigé des sous-titres. Et n'en a pas. Il faut y aller tout de même, pour la contemporanéité de cette oeuvre désespérée et glauque, pour l'intégrité du cinéaste, pour le courage de David Thewlis venu plonger dans les bas-fonds de lui-même d'où il a tiré ces accents grinçants qui donnent le vertige. Un film majeur!

TÉLÉVISION

Sexe, mensonge et miniserie

DANIELE L. GAUTHIER
PRESSE CANADIENNE

Sur un ton léger, *Tristan et Juliette*, une comédie documentaire, présente le bilan de l'évolution des histoires de coeur depuis la révolution sexuelle jusqu'à aujourd'hui.

Après avoir fondé un Centre d'information sur l'amour, Juliette (Léa-Marie Cantin) est débordée par la demande. Pour différentes raisons, des hommes et des femmes affluent pour demander conseil sur leur vie amoureuse ou pour rencontrer l'âme soeur. Devant tant de demandes, Juliette fait appel à Tristan (Denis Bouchard), à titre d'enquêteur. Le résultat de ses investigations angoisse Tristan qui s'apprête à franchir le seuil fatidique des cinq années de vie commune avec sa femme (France Zobda).

La deuxième partie de l'émission porte l'accent sur les différents aspects de la sexualité dans les années 90, sur les thérapies existantes et sur le problème du sida. À Radio-Canada, samedi, 20h.

L'histoire d'une réussite

La glace et le feu, miniserie diffusée, en deux épisodes, les mardis 1er et 8 février, 21h, à TVA, raconte l'ascension d'Isabelle et Paul Duchesnay qui, grâce à leur style avant-gardiste, se sont imposés malgré les critères très conventionnels du monde du patinage artistique.

À les regarder évoluer sur la glace, on croirait que tout est facile et pourtant, le couple a dû traverser plusieurs embûches, tant sur le plan professionnel que personnel, pour atteindre cette renommée chèrement gagnée. Natifs d'Aylmer, au Québec, c'est en 1982 que le frère et la soeur partent à la conquête du succès. Dès le départ, leur style audacieux et innovateur plaît au public mais les bonzes de l'Association du patinage artistique refusent de se laisser charmer par ce couple de danseurs uniques.

Geneviève Rioux et Michel Bérubé personnifient ce couple voué à la gloire, tout en dévoilant des aspects de leur vie privée, semée d'épreuves de toutes sortes.

Place aux champions

Sylvie Fréchette, à peine remise des émotions exceptionnelles qu'a suscité sa médaille d'or, devient animatrice à TVA, les dimanches, 17h30. Sachant ce qu'il faut de volonté, d'énergie et de persévérance pour exceller, elle s'entretiendra avec des personnalités de différents milieux pour sonder leurs motivations profondes dans la réalisation de leur carrière. Pour la première, elle reçoit Alain Choquette, alors que la semaine suivante, elle s'entretiendra avec le joueur de tennis, Greg Rusedski, puis, le 13 février, Giovanni Bernardi qui dirige la plus importante agence de mannequins au Canada, répond à ses questions.

Une dramatique

Syncope, dramatique de René Gingras, réunit Jacques Godin (Bacon), Yvon Bilodeau (Pit) et Robert Brouillette (François), trois hommes d'âges et de personnalités différentes. Pit, un musicien en mal d'inspiration, doit faire face à une aug-

mentation de loyer qu'il ne peut absorber. Bacon, son propriétaire, sensible aux difficultés de Pit, tente de trouver un arrangement. Survient François, un jeune punk épileptique qui vient perturber la vie de Pit et même celle de Bacon car celui-ci refuse de partager l'affection de son locataire. Aux Beaux Dimanches de Radio-Canada, 20h.

Zitron

De tout temps, les histoires de familles royales fascinent. Léon Zitron, dans sa tournée intitulée *Palais royal*, visite Marie-Christine de Kent, épouse du prince Michael de Kent, le cousin germain de la reine Elizabeth. Ainsi, la princesse, blonde, belle et riche, qui vient de publier *Alcôves de France*, nous fait les honneurs de Kensington Palace, sa résidence située au centre de Londres, près de Hyde Park. Elle a pour voisins la princesse Margaret et le prince Charles. À travers les corridors et les salons de sa somptueuse demeure, la dame nous raconte une page d'histoire. À TV5, dimanche, 22h.

Pêle-mêle cette semaine

À Radio Canada: au menu de *Juste pour rire*, Marc Labrèche présente Anne Roumanoff, Anthony Kavanagh, le magicien Rudy Coby, François Pirette, monologiste, Serge Grenier et Martin Petit, dimanche, 19h. Chantal Juillet, accompagnée par l'Orchestre symphonique de Montréal, dirigé par Charles Dutoit, interprète le concerto de Stravinsky, enregistré, au printemps 1992, à la Basilique Notre-Dame de Montréal. Robert Guy Scully accueille Fanny Ardant, comédienne française, qui, dit-on, a le don de communiquer son amour de la vie. L'oeuvre d'Agatha Christie, plus que vaste, fera l'objet du jeu *Tous pour un*, les jeudis 3, 10 et 17 février. Mercredi, 19h30, Marie-Lise Pilote est l'invitée de Julie Snyder à *L'enfer c'est nous autres*.

À TVA: Claire Lamarche livre Jean-Marc Parent en pâture à ses admirateurs(trices), en guise de cadeau du mois, jeudi, 21h.

À Radio Québec: Pascale Busières, Micheline Lanctôt, Dominique Lévesque, Danny Turcotte et Yves Desgagnés sont les invités de *Trois gars un samedi soir*, 21h. *Something's Got to Give*, dernier film de Marilyn Monroe, aux côtés de Cyd Charisse et Dean Martin. On se rappelle le tournage catastrophique durant lequel Marilyn se suicida, à *Vivement dimanche*, 21h. Lundi, 13h, c'est au tour du personnel des entreprises inscrites à la *Dictée des Amériques 1994*, d'évaluer leurs connaissances en français. Rappelons que la finale aura lieu le 26 mars prochain.

Il n'y a pas si longtemps, on interdirait aux petites et grandes filles, d'exprimer leur colère: c'était inélégant. Aujourd'hui, les femmes éprouvent encore de la difficulté à manifester leur désaccord. Janette Bertrand tente de renverser la vapeur à *Parler pour parler*, vendredi, 22h.

À Musique Plus: *Concertplus* présente Stéphane Eicher: derrière la fourteresse, alors que le rocker ramène quelques vieux succès, en plus d'extraits de son dernier album *Carcassonne*, spectacle enregistré dans la ville du même nom.

Du 2 au 6 février 1994

Le Voyage et Le Retour de Pénélope et du Refoulé

Un événement multidisciplinaire signé Nathalie Derome

avec Danielle Lecourtois, Marie-Stéphane Ledoux, Luc Bonin, François Martel et Nathalie Derome. Entracte animé par Richard Fortier.

au Théâtre La Chapelle, à 20h.
3700, rue St-Dominique (des Pins et Prince-Arthur)



Réservations: 843-7738

101.5
101.5
101.5

LE DEVOIR

MAISON
théâtre

Présente

L'homme, Chopin et le petit tas de bois

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DU GROS MÉCANO

Avec: Jean Guy et Normand Poirier
Texte: Reynald Robinson
Mise en scène: Michel Nadeau

DU 12 AU 30 JANVIER
les samedis et dimanches à 15h
COMPLÈT 29-30 Janvier à 15h

LA MAISON THÉÂTRE

255, rue Ontario est, Montréal
Métro Berri-UQAM, Réservations: 288-7211



LE DEVOIR

DE LA VRAIE MAGIE!... POUR LES 4 À 8 ANS



Bienvenue dans la cinquième dimension

UN, DEUX, TROIS, SOLEIL

Écrit et réalisé par Bertrand Blier, avec Anouk Grinberg, Myriam Boyer, Marcello Mastroianni, Olivier Martinez, Jean-Michel Noirey, Claude Brasseur, Jean-Pierre Marielle, Patrick Bouchitey, Denise Chalem, Irène Tassebedo. Image: Gérard de Battista. Son: Pierre Befve et Paul Bertault. Montage: Claudine Merlin. Musiques originales de Khaled. France, 1993. 1h44. Au Parisien et au Laval.

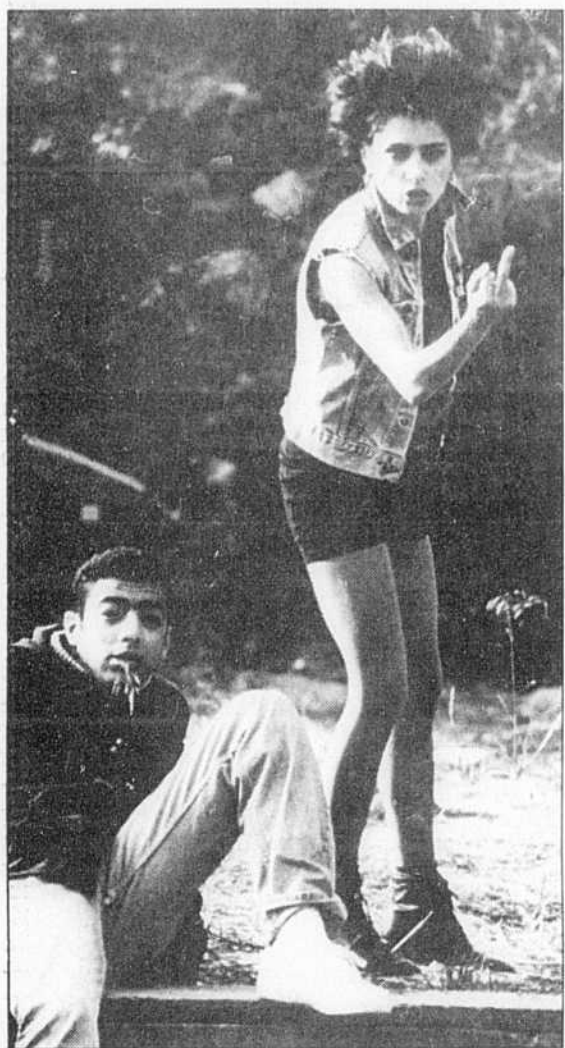
FRANCINE LAURENDEAU

En très gros plan, deux têtes de femmes. La plus jeune, Veronique (Anouk Grinberg), trempe sa tartine dans un bol de chocolat, la mange avec ferveur. L'autre, sa mère (Myriam Boyer), l'observe avec une attention inquiète. Parce qu'elle est gentille, Veronique se comporte en petite fille contente. Mais quand sa mère lui annonce qu'elle l'accompagne à l'école, elle se révolte. Et les relations fille-mère se précisent: Veronique n'a pas de chance, sa mère est une cinglée. Quant à son père (Marcello Mastroianni), il est alcoolique. Un vieil émigré italien doucement alcoolique qui boit du pastis à cause de sa couleur qui change quand on y verse l'eau. L'importance de la couleur. La blancheur de ces paysages urbains écrasés de soleil. La couleur de la peau cuivrée d'enfants dont les parents sont venus d'Afrique et d'ailleurs. Les rythmes et le scintillement maghré-

bins de la musique de Khaled. Ça se passe dans une banlieue de Marseille, chez les loubards, c'est-à-dire dans un monde pas très régulier. Par exemple Petit Paul, le premier amour de Veronique, est cambrioleur de son métier. Une de ses victimes va d'ailleurs le tuer. Mais est-ce qu'on meurt vraiment, dans ce film? Les morts n'arrêtent pas de revenir quand on pense à eux. Ils apparaissent docilement, un peu nostalgiques tout de même. Ce n'est pas drôle pour Petit Paul de voir Victorine faire l'amour avec son mari.

Car avec Petit Paul, Victorine avait échauffé de doux projets. Celui, notamment, de faire mentir les statistiques qui vous tracent votre destin à partir du lieu de votre naissance, de votre condition sociale et de votre origine ethnique. Mais finalement la jeune femme va leur obéir, aux statistiques, en épousant Maurice, un chômeur qui lui fera trop d'enfants. Quoi vous dire encore? Que Victorine éprouve un grand besoin de tendresse maternelle. Quand elle fait la connaissance de Gladys, Noire sculpturale, accueillante et moelleuse, elle veut tout de suite se faire adopter par cette maman de rêve et oublier l'autre, la vraie. Que son père, qu'elle aime d'une tendresse indulgente, n'arrive jamais, au sortir du bistrot, à retrouver sa maison, son Bâtiment C, Porte 722. Et je vous dirai enfin qu'il y a deux sortes de cambriolés. Les mauvais (Claude Brasseur), dont je vous ai déjà parlé, qui n'ont aucune compréhension et qui tirent à vue sur les cambrioleurs. Et les sympathiques (Jean-Pierre Marielle), qui les reçoivent chaleureusement, laissent trainer quelques billets à leur intention, leur donnent à manger et leur offrent même des conseils amicaux. «Tu es la chance de mon pays, dit-il à un petit voleur noir comme l'encre. Quand tu seras grand, épouse une Française bien blanche et fais-lui des enfants.»

Et nous voici amenés à cette constatation assez étonnante: Bertrand Blier nous arrive avec un film engagé socialement, un film franchement antiraciste. Comprenez-moi bien: je ne m'étonne pas de l'antiracisme de Blier. Mais dans ses films précédents — je ne sais pas moi, je cite au hasard *Les Valseuses*, *Beau-père*, *Notre histoire*, *Tenue de soirée*, *Trop belle pour toi* — il ne s'était jamais attaqué à une véritable réflexion sociale. Un «film à message», *Un, deux, trois, soleil*? Pas au premier degré en tout cas. Car Blier, forcément, fait du Blier. Je veux parler des dialogues: drôles, méchants ou tendres, mais toujours ciselés, incisifs, percutants. Je veux parler du récit. Victor Hugo se targuait d'avoir «disloqué ce grand niais d'alexandrin»; Blier, lui, réinvente à sa manière la description d'une situation, la narration d'une histoire. Il avance et recule dans le temps, il crée une cinquième dimension, il projette sans nous avertir les fantômes de ses personnages. Cela sans afféterie, sans astuces marienbadaises. Ça coule tout naturellement et puis, par moments, ça nous gicle au visage. Enfin, je veux parler de sa direction d'acteurs. Avec, au premier plan, une surprenante Anouk Grinberg qui passe d'un registre à l'autre, d'une composante de son personnage à une autre, de la dureté à la douceur, du cynisme à la naïveté la plus pure. Souvent, elle «parle bébé», touchante petite fille, émouvant clown triste dont la silhouette fragile — je pense à une séquence où elle s'éloigne dans la nuit, soutenant Mastroianni — rappelle la Giulietta Masina de la *La Strada*, ou Charlie Chaplin quand il nous tourne le dos dans le célèbre final des *Temps Modernes*. Un film qui n'est pas de tout repos, qui bouleverse nos petites habitudes cinéphiliques, un film percutant.



Bertrand Blier nous propose avec *Un, deux, trois, soleil*, une réflexion sociale sur le racisme.



Because Why offre l'occasion de s'amuser sans sombrer dans la vulgarité ou la naïserie, les deux mamelles d'une certaine comédie québécoise.

Le secret de la sauce Paragamian

BECAUSE WHY

Réalisation: Arto Paragamian. Scénario: Arto Paragamian avec l'aide d'Eric Parenteau et de Claude Gagnon. Images: André Turpin. Avec Michael Riley, Martine Rochon et Dori Bandol, Québec. Au cinéma Égyptien.

BERNARD BOULAD

C'est l'histoire d'un homme qui, telle une bouée qui flotte au milieu de l'océan, cherche à jeter une ancre n'importe où pourvu qu'elle s'accroche à quelque chose de stable et l'empêche de repartir à la dérive. Cet homme paumé qui frôle la trentaine s'appelle Alex (Michael Riley). Il revient d'un périple de cinq ans à l'étranger et débarque à Montréal comme sur une autre planète. Espérant retrouver inchangé tout ce qu'il avait laissé, il se rend vite compte, ainsi qu'il le confie à son ex, maintenant mariée et mère d'un enfant et enceinte d'un autre, que «les choses ont changé».

Croisement à la fois entre Buster Keaton, Jacques Tati et Roberto Benigni, cet original est le personnage central de *Because Why*, le premier long métrage d'Arto Paragamian. Aussi, s'il est d'un abord sympathique, son visage n'en exprime pas moins une certaine tristesse, signe d'une profonde solitude. Peu dégoûdi et souvent distrait, avec son air à la fois ahuri et attendrissant, Alex est en fait un être terriblement instable, déchiré entre son envie de fonder une famille et de repartir aussitôt au loin pour fuir.

Empruntant la voie de la fantaisie, en y mêlant sans prétention des accents de fable philosophique, *Because Why* adopte sans complexe le ton de la comédie ironique et ne craint pas de brouiller les pistes et de jouer la carte de l'absurde. Arto Paragamian n'a donc pas manqué d'audace pour ce premier long métrage plein de drôlerie et de fraîcheur. Une audace qui se révèle payante.

Pour les initiés, ce diplômé en cinéma de Concordia, montréalais de naissance et de parents arméniens, n'est pas un inconnu. Auteur de deux courts métrages au charme

fou, *The Fish Story* et *Across the Street*, tous deux vainqueurs au Festival du film étudiant canadien, Arto avait soulevé beaucoup d'espoir dans la communauté cinématographique. Et nombreux sont ceux qui se demandaient si son passage au long métrage n'allait pas d'une certaine façon «pervertir» son style unique qui faisait la part belle à un onirisme magique, mêlant admirablement poésie et humour loufoque. Même si *Because Why* n'atteint pas le même degré de douce folie de ses courts métrages, Paragamian ne décevra pas les amateurs de comédies subtiles qui fourmillent de gags simples et amusants, souvent sans dialogues, comme la scène désopilante de la salle de bains qui constitue un sommet du genre.

Une des grandes qualités du film d'Arto Paragamian est le choix judicieux des lieux de tournage livrés à l'oeil aguerri d'André Turpin, le directeur-photo qui signe de superbes images, cadrées avec une précision quasi géométrique. L'immeuble dans lequel se déroule la majeure partie de l'histoire devient ainsi un personnage à part entière aussi vivant que ses excentriques locataires, une belle galerie de personnages attachants que Paragamian a bien su diriger.

En revanche, le principal défaut du film se situerait dans son manque d'unité et de vision d'ensemble. Certaines séquences ont été montées les unes après les autres comme une série de courts métrages qui, sur la durée, donne une structure décousue qui enlève de la force au récit et casse parfois le rythme. On pourrait aussi lui reprocher un certain manque de maturité, voire une certaine naïveté dans le propos mais qu'importe, le plaisir est au rendez-vous.

Because Why offre donc de réelles occasions de s'amuser sans sombrer dans la vulgarité ou la naïserie, les deux mamelles d'une certaine comédie québécoise de bas étage. Arto Paragamian, quant à lui, a pris le parti de nous divertir avec intelligence et invention. Il fait un cinéma stimulant et rafraîchissant qui rajeunit notre cinéma poussiéreux.

À L'ÉCRAN

★★★★: chef d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
(☹): pur cauchemar

BECAUSE WHY

★★★

De Arto Paragamian. Une première oeuvre en forme de fable fantaisiste mettant aux prises un jeune homme et sa conscience tourmentée qui, après cinq ans de cavale à travers le monde, lui conseille de se trouver un lieu où s'enraciner. Et éventuellement de fonder une famille. Avec ce thème typique qui rejoint les préoccupations de la Génération X, ce jeune réalisateur montréalais signe une comédie joyeuse et pleine d'ironie dans une forme originale très attrayante. Prometteur.
Au cinéma Égyptien.
Bernard Boulad

NAKED

★★★★ 1/2

De Mike Leigh. Le film britannique qui rafla à Cannes la palme du meilleur réalisateur, et valut à David Theulès le prix d'interprétation masculine. Une oeuvre noire et puissante, contemporaine de l'Apocalypse, magistralement jouée et dirigée. On y suit l'errance d'un jeune sans abri cynique dans un Londres sordide où le sexe, la mort et le désespoir sont frères.
Incontournable dans le registre désespéré. À l'Élysée.
Odile Tremblay

KING OF THE HILL

★★★

De Steven Soderbergh. Dans les années noires de la Dépression, à Saint Louis, Missouri, un garçon de douze ans doit apprendre à se débrouiller tout seul. Un film drôle, émouvant et chaleureux. Au Cinéma de Paris.
Francine Laurendeau

UN, DEUX, TROIS, SOLEIL

★★★★

De Bertrand Blier. Un thème actuel et dérangeant, une écriture novatrice, une réalisation étincelante, des comédiens - Anouk Grinberg, Marcello Mastroianni, Myriam Boyer - inoubliables. Un film percutant.
Au Parisien et au Laval.
Francine Laurendeau

SIX DEGREES OF SEPARATION

★★★ 1/2

De Fred Schepisi. D'après la pièce à succès de John Guare. Un thriller urbain, qui aborde les thèmes du racisme, de la tolérance, des luttes de classes. Tout cela à travers l'histoire d'un imposteur noir débarquant chez des riches collectionneurs de Fifth Ave et bouleversant leur vie. Film suspense vivant, intelligemment construit, avec un Donald Sutherland en pleine forme dans la distribution.
Présenté au Loews.
Odile Tremblay

IN THE NAME OF THE FATHER

★★★★

De Jim Sheridan. L'auteur de *My Left Foot* a signé un film percutant sur la question irlandaise en portant à l'écran le récit autobiographique de Gerry Conlon, injustement condamné à 30 ans de prison pour avoir soi-disant fomenté un attentat de l'IRA. Daniel Day-Lewis livre une performance remarquable, sans jamais en faire trop, toujours juste. La mise en scène est précise, sans esbroufe, impressionnante de vérité. À voir absolument. Présenté entre autres au Faubourg.
Bernard Boulad

THE SNAPPER

★★★

Stephen Frears. Un film intimiste et drôle qui nous emmène à la rencontre d'une loufoque famille irlandaise. La jeune fille enceinte, refuse de dévoiler le nom du père. Scandale dans la petite ville! Le film explore les réactions de tout le monde: père, mère, enfants et voisins. Sur le mode joyeux, un rythme trépidant, une excellente distribution et une caméra qui refuse le recours de l'esthétisme. Ce qui ajoute au naturel des personnages.
Présenté au Loews.
Odile Tremblay

ARIZONA DREAM

★★★★

D'Emir Kusturica «LE» film américain du réalisateur bosniaque de Papa est en voyage d'affaires et de Temps des Gitans. Insolite, désarçonnant, magique. À voir sans tarder, d'autant plus qu'il n'est à l'affiche du Nouvel Élysée que jusqu'au 3 février.
Francine Laurendeau

CADILLAC GIRLS

★ 1/2

De Nicholas Kendall. Après la mort de son père, alors qu'elle est à un tournant de sa vie professionnelle, Sally doit retourner dans sa Nouvelle-Écosse natale avec sa fille de dix-huit ans. Un conflit larvé éclate en plein jour. Sympathique mais aseptisé comme un téléfilm.
Présenté au Cinéplex Centre-Ville.
Francine Laurendeau

ELLE VIENT DE QUITTER SON HOMME. IL VA REJOINDRE CELLE QUI L'AIME. MAIS SUR UN TRAIN, TOUT EST POSSIBLE...

VALÉRIE KAPRISKY JEAN-FRANÇOIS PICHETTE

MOUVEMENTS DU DESIR

UN FILM DE LÉA POOL



PRODUIT PAR DENISE ROBERT AVEC JULIANNE L'ALLIER-MATTEAU · WILLIAM JACQUES · MATHEW MACKAY · ÉLISE GUILBAULT
SCÉNARIO LÉA POOL PHOTOGRAPHE PIERRE MIGNOT MONTAGE ET MONTAGE SON MICHEL ARCANO MUSIQUE ZBIGNIEW PREISNER DIRECTION ARTISTIQUE SERGE BUREAU
DIRECTION DE PRODUCTION MADELEINE HENRIE PRODUCTEUR ASSOCIÉ (ONF) YVES RIVARD COPRODUCTEURS ALFI SINNIGER · PETER BAUMANN PRODUCTEUR BELGÈRE DANIEL LOUIS
EN COPRODUCTION AVEC L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA ET CATIPCS COPRODUCTIONS ET AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE TÉLÉFILM CANADA
LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES INDUSTRIES CULTURELLES-QUÉBEC OFFICE GÉNÉRAL DE LA CULTURE (BERNE) SF DRS / RTS



La Presse

CANADA 3000

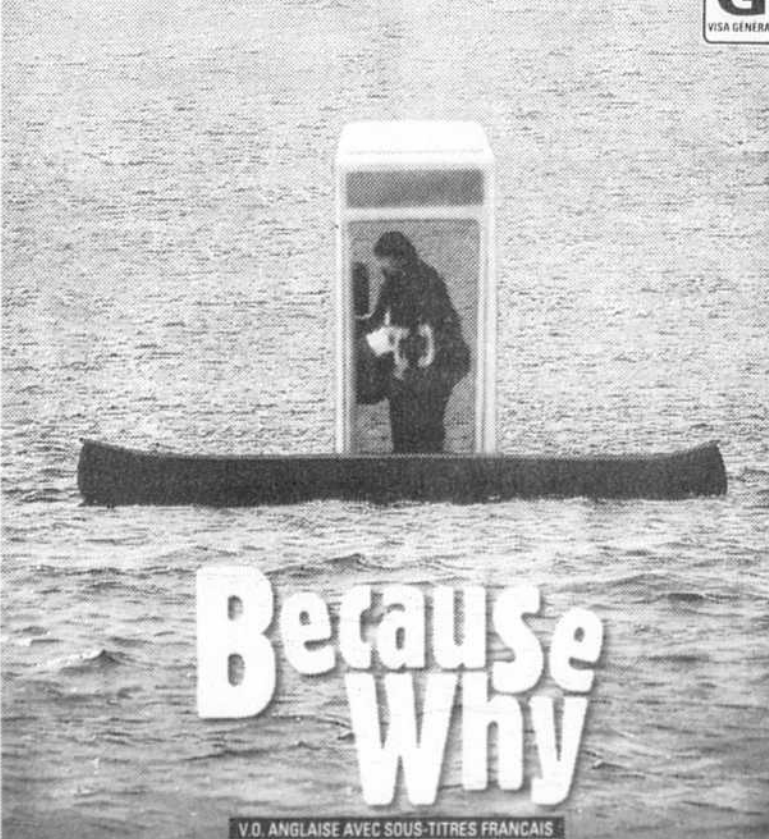
Hôtels et Villages de la Capitale

ARE PUBLISSE

DÈS LE 4 FÉVRIER

FILM EN ATTENTE DE CLASSIFICATION

PRIX DE BRONZE, FESTIVAL DU FILM DE TOKYO 93, "YOUNG CINEMA COMPETITION"



ASKA FILM PRODUCTIONS ET CINQUE FILMS PRÉSENTENT UN FILM DE ARTO PARAGAMIAN AVEC MICHAEL RILEY MARTINE ROCHON DORI BANDOL ET HEATHER MATHESON

★ EXACTLY OFFERED EGYPTIEN 849-FILM 1555 rue Peel ★ 1-15-315-520-725-930

ARTS

À L'ÉCRAN

PHILADELPHIA

Jonathan Demme qui nous avait donné le remarquable *Silence des agneaux* aborde des thèmes explosifs: sida et homosexualité à travers une production grand public qui donne la vedette à Tom Hanks et Denzel Washington. Hanks est fort et nuancé, la musique est bonne, mais le traitement assez conventionnel. On applaudit le courage de Demme et de son équipe qui désamorcent ici plusieurs grenades. V.F. présentée entre autres au Berri Odile Tremblay

DOUBLURES

Premier long métrage de Michel Murray qui raconte sur le mode de la comédie fantaisiste les aventures rocambolesques d'un homme ambivalent qui s'invente des doubles afin de vivre sa vie par procuration. Jusqu'au jour où il craque et voudra reprendre possession de son identité. Dans le rôle principal, Luc Picard défend bien ses multiples personnages. Mais par son manque d'audace, le film, quoiqu'inventif, reste au niveau de l'anecdote et n'atteint pas ce degré d'ironie et de folie que l'on en attend. Dommage. Présenté à l'ONF Bernard Boulad

WRESTLING ERNEST HEMINGWAY

De Randa Haines. Un ancien marin irlandais et un vieux coiffeur cubain, tous deux retraités, se rencontrent dans une petite ville côtière de la Floride. L'un boit, rigole, fait le fou. L'autre mange tous les jours son sandwich au bacon au même restaurant, à la même table, à la même heure. N'empêche qu'une profonde amitié les unira. La réalisatrice de *Children of a Lesser God* a malheureusement eu la main lourde et trop forcé sur les violons pour nous arracher des larmes. Dommage pour Richard Harris et Robert Duvall. V.F. au Complexe Desjardins Bernard Boulad

ORDINARY MAGIC

De Giles Walker. Elevé en Inde, Jeffrey devient orphelin à quinze ans et se voit rapatrié dans un Canada qu'il ne connaît pas. Mais quand la maison où il habite avec sa tante Charlotte sera menacée d'expropriation, il se trouvera une nouvelle raison de vivre. Honnête et touchant. Le vrai «film pour tous» dans le meilleur sens du terme. Au Cinéplex centre-ville. Francine Laurendeau

SHADOWLANDS

De Richard Attenborough. À l'Université d'Oxford, dans les années cinquante, célibataire endurci confit dans son confort intellectuel, l'écrivain C. S. Lewis (Anthony Hopkins) s'avouera presque trop tard son amour pour l'Américaine Joy Gresham, son contraire absolu. La quintessence d'une certaine Angleterre traditionnelle et gourmée. Comme le film. V.F. au Complexe Desjardins Francine Laurendeau

DAENS

Film belge de Stijn Coninx. Sombre et dense, cette fresque sociale dépeint les conditions de vie et de travail dans une ville flamande il y a un siècle. Une intéressante leçon d'histoire. Présenté au Nouvel Élysée Francine Laurendeau

CINÉMA



David Thewlis remportait à Cannes la palme de l'interprétation masculine pour l'intériorité fiévreuse de son jeu inspiré dans *Naked*. Nul n'aurait pu la mériter davantage.

Le chemin de croix de l'anti-héros

NAKED

Réal et scénario: Mike Leigh. Avec David Thewlis, Lesley Sharp, Katrin Cartlidge, Greg Cruttwell, Claire Skinner, Peter Wight. Image: Dick Pope. Musique: Andrew Dickson. Grande-Bretagne. 2h06. À l'Élysée.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ce n'est pas gai, *Naked*. Bon, mais pas gai. Fort, sans concession, urbain, fin de siècle, délicieux, admirablement interprété, mais pas gai vraiment. Un de ces films qui vous font mal, qui témoignent de l'Apocalypse d'une planète sans espoir, qui vous disent que les *happy end* sont un dénouement révolu. Et que dans le *no future* où s'enlise le millénaire, on n'a pour choix unique que de partir du point A pour gagner le point A. À signifiant, est-il besoin de le préciser, abîme absolu.

Le film, on m'en excusera, inspire quelques idées noires.

Mais quelle oeuvre magistrale! David Thewlis remportait à Cannes la palme de l'interprétation masculine pour l'intériorité fiévreuse de son jeu inspiré. Nul n'aurait pu la mériter davantage. Quant à l'auteur, Mike Leigh, il raffait les lauriers tout aussi mérités du meilleur réalisateur. Jamais, l'unité de ton du film ne s'épave. Tout: jeu et discours sont une concentration de douleur acide et de dérive urbaine sans but.

Naked est une errance londonienne, le chemin de croix avec stations commentées d'un jeune anti héros sans abri qui squatte tout ce qui bouge, sans jamais trouver le repos. Johnny n'a pas de morale fixe, mais quelque chose qui ressemble parfois à de la compassion et qui se réveille en des moments inattendus pour s'endormir le reste du temps, un cynisme aiguë comme une arme, et une bouche qui disserte à perte de vue sur les anti perspectives d'une société aspirée par son néant. Les dialogues (très écrits, très noirs, très puissants) sont en fait les monologues de solitudes qui se croisent un moment.

Il a quitté Manchester, aboutit à Londres chez une ex copine, accueilli par Sophie sa colocataire aussi paumée que lui (Katrin Cartlidge), punk brisée aux longs cheveux noirs dans le lit de laquelle il plonge et qui s'prend de lui

pour ne pas se noyer ailleurs. Mais le nomade n'a aucune envie de s'attacher une corde au cou.

Voici le Londres des fonds de ruelles pluvieuses où l'on vous attaque pour le plaisir de vous tabasser, où erre un propriétaire sadique qui s'amuse à violer les petites jeunes filles en les torturant avec une joie rauque. Où le sordide est un mode de vie. Lofts, fonds de cours, appartements des filles chez qui Johnny s'arrête un moment et qui toutes ont une fêlure, un malheur, et l'impossibilité de réchauffer vraiment quelqu'un d'autre, même si elles croient l'aimer. La caméra courtise les plans serrés. Nul horizon en vue de toute façon.

Les décors extérieurs ont souvent quelque chose d'épuré, dont on a retranché les accessoires inutiles, sur une esthétique de fin du monde, et une musique de violons verlainiens aux sanglots longs. La violence est omniprésente en arrière-plan: viols, tabassage, coups au héros en lambeaux qui se traînera chez ses amis, pour être raccommodé avant de retrainer ses guêtres sur le macadam de Londres.

Les comédiens sont tous issus du théâtre, avec une présence presque shakespearienne dans la tragédie. Ils incarnent chacun un type, dirigés avec une maîtrise sans faille par Mike Leigh. Non seulement Thewlis est-il magistral mais nul n'oublie Katrin Cartlidge non plus, malade femme fatale dont tout le monde abuse et qu'elle rend dans un spasme névrotique de haute voltige. Mais toute la distribution est excellente.

Le cinéma britannique, dont on voit plusieurs oeuvres cette année: *The Snapper* de Frears, aujourd'hui ce *Naked* et bientôt le film de Ken Loach nous place, on le répète souvent, devant une douloureuse alternative. Soit, aller voir la version originale anglaise — mais ici l'accent cockney de David Thewlis est proprement incompréhensible — soit, se taper la version française avec l'insupportable argot parisien qui dénature la musicalité des dialogues. *Naked* aura exigé des sous-titres. Et n'en a pas. Il faut y aller tout de même, pour la contemporanéité de cette oeuvre désespérée et glauque, pour l'intégrité du cinéaste, pour le courage de David Thewlis venu plonger dans les bas-fonds de lui-même d'où il a tiré ces accents grinçants qui donnent le vertige. Un film majeur!

TÉLÉVISION

Sexe, mensonge et miniserie

DANIELE L. GAUTHIER
PRESSE CANADIENNE

Sur un ton léger, *Tristan et Juliette*, une comédie documentaire, présente le bilan de l'évolution des histoires de coeur depuis la révolution sexuelle jusqu'à aujourd'hui.

Après avoir fondé un Centre d'information sur l'amour, Juliette (Léa-Marie Cantin) est débordée par la demande. Pour différentes raisons, des hommes et des femmes affluent pour demander conseil sur leur vie amoureuse ou pour rencontrer l'âme soeur. Devant tant de demandes, Juliette fait appel à Tristan (Denis Bouchard), à titre d'enquêteur. Le résultat de ses investigations angoisse Tristan qui s'apprête à franchir le seuil fatidique des cinq années de vie commune avec sa femme (France Zobda).

La deuxième partie de l'émission porte l'accent sur les différents aspects de la sexualité dans les années 90, sur les thérapies existantes et sur le problème du sida. À Radio-Canada, samedi, 20h.

L'histoire d'une réussite

La glace et le feu, miniserie diffusée, en deux épisodes, les mardis 1er et 8 février, 21h, à TVA, raconte l'ascension d'Isabelle et Paul Duchesnay qui, grâce à leur style avant-gardiste, se sont imposés malgré les critères très conventionnels du monde du patinage artistique.

À les regarder évoluer sur la glace, on croirait que tout est facile et pourtant, le couple a dû traverser plusieurs embûches, tant sur le plan professionnel que personnel, pour atteindre cette renommée chèrement gagnée. Natis d'Aylmer, au Québec, c'est en 1982 que le frère et la soeur partent à la conquête du succès. Dès le départ, leur style audacieux et innovateur plaît au public mais les bonzes de l'Association du patinage artistique refusent de se laisser charmer par ce couple de danseurs uniques.

Geneviève Rioux et Michel Bérubé personnifient ce couple voué à la gloire, tout en dévoilant des aspects de leur vie privée, semée d'épreuves de toutes sortes.

Place aux champions

Sylvie Fréchette, à peine remise des émotions exceptionnelles qu'a suscité sa médaille d'or, devient animatrice à TVA, les dimanches, 17h30. Sachant ce qu'il faut de volonté, d'énergie et de persévérance pour exceller, elle s'entretiendra avec des personnalités de différents milieux pour sonder leurs motivations profondes dans la réalisation de leur carrière. Pour la première, elle reçoit Alain Choquette, alors que la semaine suivante, elle s'entretiendra avec le joueur de tennis, Greg Rusedski, puis, le 13 février, Giovanni Bernardi qui dirige la plus importante agence de mannequins au Canada, répond à ses questions.

Une dramatique

Syncope, dramatique de René Gingras, réunit Jacques Godin (Bacon), Yvon Bilodeau (Pit) et Robert Brouillette (François), trois hommes d'âges et de personnalités différentes. Pit, un musicien en mal d'inspiration, doit faire face à une aug-

mentation de loyer qu'il ne peut absorber. Bacon, son propriétaire, sensible aux difficultés de Pit, tente de trouver un arrangement. Survient François, un jeune punk épileptique qui vient perturber la vie de Pit et même celle de Bacon car celui-ci refuse de partager l'affection de son locataire. Aux Beaux Dimanches de Radio-Canada, 20h.

Zitron

De tout temps, les histoires de familles royales fascinent. Léon Zitron, dans sa tournée intitulée *Palais royal*, visite Marie-Christine de Kent, épouse du prince Michael de Kent, le cousin germain de la reine Elizabeth. Ainsi, la princesse, blonde, belle et riche, qui vient de publier *Alcôves de France*, nous fait les honneurs de Kensington Palace, sa résidence située au centre de Londres, près de Hyde Park. Elle a pour voisins la princesse Margaret et le prince Charles. À travers les corridors et les salons de sa somptueuse demeure, la dame nous raconte une page d'histoire. À TV5, dimanche, 22h.

Pêle-mêle cette semaine

À Radio Canada: au menu de *Juste pour rire*, Marc Labrèche présente Anne Roumanoff, Anthony Kavanagh, le magicien Rudy Coby, François Pirette, monologiste, Serge Grenier et Martin Petit, dimanche, 19h. Chantal Juillet, accompagnée par l'Orchestre symphonique de Montréal, dirigé par Charles Dutoit, interprète le concerto de Stravinsky, enregistré, au printemps 1992, à la Basilique Notre-Dame de Montréal. Robert Guy Scully accueille Fanny Ardant, comédienne française, qui, dit-on, a le don de communiquer son amour de la vie. L'oeuvre d'Agatha Christie, plus que vaste, fera l'objet du jeu *Tous pour un*, les jeudis 3, 10 et 17 février. Mercredi, 19h30, Marie-Lise Pilote est l'invitée de Julie Snyder à *L'enfer c'est nous autres*.

À TVA: Claire Lamarche livre Jean-Marc Parent en pâture à ses admirateurs(trices), en guise de cadeau du mois, jeudi, 21h.

À Radio Québec: Pascale Bussières, Micheline Lanctôt, Dominique Lévesque, Danny Turcotte et Yves Desgagnés sont les invités de *Trois gars un samedi soir*, 21h. *Something's Got to Give*, dernier film de Marilyn Monroe, aux côtés de Cyd Charisse et Dean Martin. On se rappelle le tournage catastrophique durant lequel Marilyn se suicida, à *Vivement dimanche*, 21h. Lundi, 13h, c'est au tour du personnel des entreprises inscrites à la *Dictée des Amériques 1994*, d'évaluer leurs connaissances en français. Rappelons que la finale aura lieu le 26 mars prochain.

Il n'y a pas si longtemps, on interdirait aux petites et grandes filles, d'exprimer leur colère: c'était inélégant. Aujourd'hui, les femmes éprouvent encore de la difficulté à manifester leur désaccord. Janette Bertrand tente de renverser la vapeur à *Parler pour parler*, vendredi, 22h. À Musique Plus: *Concertplus* présente Stéphane Eicher: derrière la *forteresse*, alors que le rocker ramène quelques vieux succès, en plus d'extraits de son dernier album *Carcassonne*, spectacle enregistré dans la ville du même nom.

Du 2 au 6 février 1994

Le Voyage et Le Retour de Pénélope et du Refoulé

Un événement multidisciplinaire signé Nathalie Derome

avec Danielle Lecourtois, Marie-Stéphane Ledoux, Luc Bonin, François Martel et Nathalie Derome. Extraite animé par Richard Fortier.

au Théâtre La Chapelle, à 20h.

3700, rue St-Dominique (des Pins et Prince-Arthur)



Réservations: 843-7738



LE DEVOIR

MAISON
theatre

Présente

L'homme, Chopin et le petit tas de bois

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DU GROS MÉCANO

Avec: Jean Guy et Normand Poirier
Texte: Reynald Robinson
Mise en scène: Michel Nadeau

DU 12 AU 30 JANVIER
les samedis et dimanches à 15h
COMPLÈT 29-30 Janvier à 15h

LA MAISON THÉÂTRE

255, rue Ontario est, Montréal
Métro Berri-UQAM, Réservations: 288-7211



LE DEVOIR

DE LA VRAIE MAGIE!... POUR LES 4 À 8 ANS



LES ARTS

SUR SCÈNE

LES BAS-FONDS

Le plus beau spectacle théâtral en ce moment à Montréal. Yves Desgagnés signe une étonnante et magnifique mise en scène du drame social de Gorki. Une mise en scène à la fois cérébrale et esthétique, jouée par une solide troupe d'acteurs. Au TNM.

LA CHUTE

Le comédien français Pierre Tabard crée à Montréal son adaptation du roman d'Albert Camus, *La Chute*, paru en 1956, long monologue qui est la confession d'un juge qui, dans un bar d'Amsterdam, fait à la fois son procès et celui de ses contemporains. Au Café de la Place.

OLEANNA

Une version politically correct du brûlot pervers de David Mamet sur la lutte des sexes. La cinéaste Micheline Lanctôt a eu beaucoup de peine à diriger des acteurs qui prétendent au lieu de se battre. Un Mamet trafiqué, dont on a changé la fin, par une étrange prudence devant l'audace de l'auteur. Au Quat'Sous.

LE DINDON

Denise Filiatrault met en scène l'une des pièces les plus connues de Georges Feydeau. Après la mise en scène de Luc Durand à Terrebonne l'été dernier, le Dindon est de retour, mais dans une production sans rigueur ni classe, où Alain Zouvi, Micheline Bernard et Gérard Poirier se débattent avec panache dans un spectacle qui en manque. Au Rideau Vert.

DOM JUAN

Serge Denoncourt s'attaque à un chef-d'œuvre de Molière, *Dom Juan*, dont il fait un jeune homme sans scrupules, un mousquetaire de la séduction. Au Grand Théâtre de Québec.

UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR

Une nouvelle traduction du chef-d'œuvre de Tennessee Williams, dans une mise en scène sans caractère de Claude Poissant, où Louise Turcot joue le rôle de Blanche Du Bois. Une production du TPQ, à la Maison de la culture Frontenac.

TRUE WEST

Un duel entre frères ennemis, une pièce de l'auteur américain Sam Shepard mise en scène par Brigitte Haentjens de façon peu convaincante. Avec le comédien Roy Dupuis, excellent. Une production de la NCT, à la salle Denise-Pelletier. Robert Lévesque

THÉÂTRE

Un dernier voyage immobile

Avec *La Forêt*, Gilles Maheu et Carbone 14 créent un dernier spectacle à l'Espace libre

GILBERT DAVID

Gilles Maheu arrive dans les locaux de Carbone 14 les bras chargés d'une douzaine de livres, comme pour laisser entendre que sa trajectoire de créateur d'images scéniques ne fait pas de lui pour autant un analphabète. Il est vrai — et Maheu en sait quelque chose — que le théâtre d'images se heurte encore de nos jours aux préjugés qu'alimente la domination séculaire du Texte sur la Scène. Il aura fallu attendre qu'Antonin Artaud s'en prenne, entre 1931 et 1938, à l'hégémonie du texte et à «cette idolâtrie des chefs-d'œuvre fixés qui est un des aspects du conformisme bourgeois», pour que commencent à se lézarder les vieilles certitudes culturelles en Occident, fortes d'une tradition académique qui méprisait superbement le corps, l'espace, le jeu, en un mot la théâtralité.

Personne ne fera dire à Gilles Maheu que la représentation des grands textes dramatiques est sans intérêt, mais il affirme toutefois qu'au Québec on consacre beaucoup d'énergie au répertoire, avec des résultats qui lui semblent souvent décevants. «Il existe ce que j'appelle la sécurité du texte, dont on se contente trop facilement en oubliant que le théâtre est le lieu d'un éternel combat entre les mots et les images. À cause de cette tradition envahissante du texte, l'écriture scénique est négligée, comme si certaines images ne pouvaient pas valoir mille mots.» L'animateur de Carbone 14 pense également qu'on n'a que trop ten-

dance à sous-évaluer les exigences de la création — «un mot édulcoré», note-t-il — et que le théâtre d'images n'est pas toujours abordé en tenant compte de sa spécificité esthétique, comparé qu'il est, sinon évalué par rapport au théâtre à texte. «Je n'ai pas fait des créations dans le but de me retrouver un jour à mettre en scène une pièce au Théâtre du Nouveau Monde ou ailleurs. J'ai déjà refusé des offres en ce sens, parce que je veux me consacrer à plein temps à l'approfondissement d'une écriture d'images, un langage théâtral qui a

tique. Avec *La Forêt*, j'ai voulu aller plus loin dans l'exploration d'un théâtre du rêve, en prenant comme point de départ l'opposition qu'on dit fondamentale entre nature et culture. Mais cela n'est pas aussi tranché, parce que la nature est incluse dans la culture comme celle-ci est en prise sur la nature. La bestialité et la cruauté sont présentes dans la nature, en même temps que les pulsions les plus vitales. Quant à la culture, elle peut devenir un piège, et produire bien des aveuglements, au nom même de la raison.»

C'est en quittant l'agitation urbaine pour l'isolement en pleine nature sauvage, voilà un an, que Maheu a trouvé en lui les premières impulsions pour entreprendre la scénarisation d'un spectacle, centrée sur le monde onirique d'un jeune garçon rebelle qui s'est réfugié en forêt et que le sommeil livre à ses hantises, à ses fantasmes et à ses peurs. «Quand je suis allé en forêt, j'ai pris conscience que je ne savais plus écouter le silence, confie-t-il. D'être éloigné de tant de choses artificielles du monde urbain et d'être en contact avec des éléments simples m'ont ouvert sur des dimensions spirituelles, ce qui m'a guidé vers un spectacle méditatif, aérien, à la manière d'un voyage intérieur. C'est en tout cas le spectacle le moins dansé que j'aurai conçu, parce que tout le plateau est oc-



Gilles Maheu

PHOTO JACQUES NADEAU

cupé par une cinquantaine de gros arbres, ce qui m'a bien sûr privé de l'espace vide nécessaire pour un certain type de chorégraphie.» Autre différence. Pour la première fois depuis la fondation de Carbone 14, Gilles Maheu a écrit un scénario avant de commencer à travailler avec ses interprètes, au nombre de huit, parmi lesquels on retrouve Johanne Madore et Rodrigue Proteau qui font partie du noyau de base de la compagnie. Ce scénario qui comptait quelque 80 scènes, dont certaines ne feront guère plus de 15 secondes en représentation, a permis à la conception de Maheu de prendre corps plus rapidement que d'habitude — «en fait, constate-t-il, le spectacle est prêt depuis un mois». On a donc tout lieu de s'attendre à une création bien rodée que son metteur en images a eu le temps de peaufiner, avec la complicité de Luc J. Béland aux costumes, d'Alain Lortie aux éclairages et d'Alain Thibault pour la musique.

Un théâtre du rêve

La Forêt dont la première aura lieu le 1er février prochain, sera le dernier spectacle créé par Carbone 14 à l'Espace Libre avant que la compagnie ne s'installe en 1995 dans ses nouveaux quartiers de la rue Panet au sud de la rue Ontario, à même une ancienne usine à laquelle s'ajoutera une salle polyvalente pouvant accueillir jusqu'à 450 spectateurs. Ce spectacle d'adieu à la petite salle de rue Fullum s'inscrit, selon Maheu, dans le prolongement de créations antérieures comme *L'Homme rouge* en 1982 et *Le Dortoir* en 1988, qui privilégiaient le lyrisme corporel et une imagerie fortement influencée par le travail du rêve.

«Il y a dans ma démarche deux grandes lignes, explique-t-il, l'une qui m'a conduit à me confronter à un auteur très actuel comme Heiner Müller auquel j'ai consacré trois créations qui m'ont permis d'aller ailleurs, et l'autre, plutôt autobiographique, qui m'amène à m'interroger à partir de ma mémoire, de mon expérience de vie et, plus globalement, à fouiller la condition masculine, dans ce qu'elle comporte d'enracinement historique et de bagage géné-

cupé par une cinquantaine de gros arbres, ce qui m'a bien sûr privé de l'espace vide nécessaire pour un certain type de chorégraphie.»

Autre différence. Pour la première fois depuis la fondation de Carbone 14, Gilles Maheu a écrit un scénario avant de commencer à travailler avec ses interprètes, au nombre de huit, parmi lesquels on retrouve Johanne Madore et Rodrigue Proteau qui font partie du noyau de base de la compagnie. Ce scénario qui comptait quelque 80 scènes, dont certaines ne feront guère plus de 15 secondes en représentation, a permis à la conception de Maheu de prendre corps plus rapidement que d'habitude — «en fait, constate-t-il, le spectacle est prêt depuis un mois». On a donc tout lieu de s'attendre à une création bien rodée que son metteur en images a eu le temps de peaufiner, avec la complicité de Luc J. Béland aux costumes, d'Alain Lortie aux éclairages et d'Alain Thibault pour la musique.

Sur la table, la pile de livres — *La Bible* et Baudelaire, *Gilgamesh* et Whitman, une anthologie de poèmes érotiques et le *Petit Catéchisme* de 1844, etc — est toujours là. Gilles Maheu aime les livres de poètes et ça se comprend. L'alchimie théâtrale qu'il pratique depuis bientôt vingt ans, se nourrit d'images, comme pour faire écho aux meilleurs poètes. Et ces livres, à la fois pulpe et signes imprimés, forêt de symboles et morceaux d'arbres, ont ainsi accompagné un grand scripteur de poèmes scéniques, dont on sait qu'il ne se paie pas de mots.

DANSE



La boîte, chorégraphie et interprétation d'Andréa Davidson.

PHOTO MICHEL SLOBODIAN

Deux femmes, un monde

Elles ont passé la trentaine mais sont chorégraphes depuis quelques années seulement. Elles s'appellent Andréa Davidson et Jane Mappin. Elles dansent le monde des femmes. Danse Cité les a invitées.

VALÉRIE LEHMANN

La compagnie Danse Cité prend cette fois un peu plus de risques qu'à l'accoutumée en présentant jusqu'au 6 février à l'Agora de la danse deux femmes chorégraphes dites confirmées mais dont le grand public ne connaît pas encore les œuvres particulières. Leur trajectoire en solitaire dans l'univers de la danse mais aussi leurs préoccupations esthétiques d'ordre introspectif leur ont bâti une image de créatrices marginales.

Andréa Davidson, l'aînée de ces deux consœurs, qui porte la quarantaine avec délicatesse, a surtout et pendant longtemps rencontré le succès en qualité d'interprète. Cette Montréalaise a parcouru le monde pendant vingt ans en dansant pour de grandes compagnies de ballet classique. Le Ballet national du Canada, les grands Ballets canadiens, le Ballet Manhattan, le Desrosiers Dance theatre, la Fondation Perreault ont plusieurs fois accueilli Andréa Davidson qui a eu l'occasion de travailler aux côtés de Rudolph Nourrev et Mikhail Baryshnikov et plus récemment avec la chorégraphe française Karine Saporta. Cette femme qui rêvait, étant enfant, «d'être une ballerine, un point c'est tout», est venue à la composition en 1987. Très vite, après un cycle de création pour la compagnie Danse Partout, elle s'est voulue chorégraphe indépendante. 1990 est pour elle une année repère, car c'est alors qu'elle a rencontré Paula de Vasconcelos, metteur en scène qui lui a donné définitivement le goût du théâtre et représente aujourd'hui sa scénographe et sa conseillère artistique. «Paula de Vasconcelos, dit Andréa, m'a donnée de la cohérence, du métier, m'a appris la scène, la dramaturgie.»

Quelque part, Andréa Davidson est une exploratrice. Non seulement elle avoue avoir toujours aimé les voyages, la rencontre des cultures, le plaisir de partager, mais encore elle indique clairement que ses choix de chorégraphe vont à l'instropjection du monde. Sa nouvelle pièce porte un titre éminemment investigateur : *La Boîte*. Il s'agit bien sûr de la boîte de Pandora. Seule sur scène, encadrée d'une riche scénographie, Andréa Davidson raconte l'histoire d'une Pandora des temps modernes, faussement libérée et terriblement prisonnière des normes sociales. Pour la première fois cependant, l'artiste y voit la spécificité d'une œuvre autobiographique, qui retrace les pas de la ballerine qu'elle désirait devenir et les enjambées de la femme qu'elle se découvre être.

La danse comme littérature
Si sa compère, associée d'un soir au sein du Volet Chorégraphes X de

Danse Cité, Jane Mappin, ne danse pas en solo, ce n'est pas faute de détenir une vision personnelle et un sujet exclusif. Le propos de *L'hirondelle frôle de ses ailes*, la pièce à trois interprètes (elle-même, Chi Long et Francine Liboiron) de cette chorégraphe montréalaise de trente quatre ans, concerne le mensonge, ou plutôt sa vision personnelle du mensonge, combinée à celle d'une de ses inspiratrices, Virginia Woolf.

Tout comme son aînée, Jane Mappin aime les métissages... mais davantage ceux de l'âme; elle voyage beaucoup... mais à travers la littérature. Jane Mappin, la danseuse devenue chorégraphe elle aussi, n'a pas vraiment suivi le même parcours ni partagé les mêmes rêves qu'Andréa Davidson. C'est au travers de personnalités comme Peter Boeham du groupe de la Place Royale, Serge Benhattan de Dancemakers et Tom Stroud du Contemporary Dancers de Winnipeg que Jane a découvert la chorégraphie. En 1989, celle-ci s'est donnée une maxime bien différente de toutes celles que pourrait imaginer Andréa. Voir «la danse comme littérature et la littérature comme la danse» ne ressemble pas à Davidson.

Et pourtant, les danses tantôt harmonieuses, tantôt hargneuses d'Andréa et de Jane se ressemblent. Étrange, la vie, non? Car quoiqu'il en soit des deux parcours de leur génitrice, *L'hirondelle frôle de ses ailes*, ainsi que *La Boîte* sont deux œuvres fondamentalement dédiées à l'univers féminin de la maturité, un monde que, femme chorégraphe ou non, l'on ne découvre pas avant trente ans.

EN DANSE

RENCONTRE TANGENTE

Tangente convie ce matin à 10 heures chorégraphes, professionnels mais aussi le grand public à rencontrer autour d'un café-croissant les trois artistes français, belge et québécois (et leurs diffuseurs), programmés dans son «Danséchange Banc d'essai international» qui se déroulera jusqu'à dimanche soir à l'Espace Tangente, situé dans l'Agora de la Danse.

VIERGE NOIRE

Le Théâtre de la ville de Longueuil présente ce soir à 20 heures «Vierge Noire», la dernière création de Louise Bédard. Dans une ambiance en demi-tons, et dans un décor à la Resnais cinq femmes de trois générations différentes se croisent et se découvrent. Une humeur à la Bergmann pour une pièce de danse bien maîtrisée.

PERREULT AU MACH

Le chorégraphe Jean Pierre Perreault expose au Musée d'art contemporain de Montréal. Il s'agit d'Instinct, une installation chorégraphique en forme de spectacle de danse pour spectateurs en quête d'intimité. Huit danseurs et danseuses glissent et se froient sous le nez littéralement du voyeur, installé dans une scénographie imposante mais chaleureuse, toute construite de bois orangé. Attention, treize sièges sont disponibles seulement, il faut attendre son tour pour pouvoir avoir accès à l'œuvre de l'artiste. De 12 à 16 heures du jeudi au dimanche, le mercredi de 18 à 21 heures, jusqu'au 13 février.

MONTRÉAL DANSE

La compagnie Montréal Danse poursuit sa tournée entamée l'année passée avec son spectacle composée de six duos classiques et contemporains, issus du répertoire historique de la danse québécoise. À voir ce soir, à la Polyvalente de Saint-Jérôme et au Mont Laurier et lundi à l'Institut canadien de Québec à Québec.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Le Regroupement des professionnels de la danse du Québec appelle ses membres à une assemblée générale spéciale le lundi 31 janvier à 17 heures à l'Agora de la danse, préparée en vue de l'adoption d'une nouvelle structure pour représenter le secteur de la danse professionnelle. Valérie Lehmann

les bas-fonds

MARDI: SOIRÉE COLLOQUE avec les artistes et créateurs après la représentation.

De MAXIME GORKI Traduction de RENÉ GINGRAS
Mise en scène d'YVES DESGAGNÉS

UN ACCUEIL EXCEPTIONNEL !

- « Une réussite du TNM à voir absolument !... une magie théâtrale dont il ne faut pas se priver sous aucun prétexte. » LA PRESSE
- « Une magistrale lecture des Bas-Fonds... une qualité rare de finesse, d'ingénuité. Yves Desgagnés... un des grands metteurs en scène actuellement au Québec... un magnifique spectacle, inoubliable... » LE DEVOIR
- « Une magistrale mise en scène d'Yves Desgagnés. » MONTRÉAL CE SOIR
- « Mise en scène audacieuse, très moderne... Intense et étonnant... du grand jeu d'acteurs... magnifique ! » CBF BONJOUR
- « Des tableaux saisissants. La production est d'envergure, la mise en scène inspirée, la distribution imposante. » JOURNAL DE MONTRÉAL
- « Allez-y... c'est un bon coup pour le TNM ! » VSD RADIO-CANADA

Avec DENIS BERNARD YVAN CANUEL FRANÇOIS CHÉNIER RENÉ RICHARD CYR
BENOÎT DAGENAIS MURIELLE DUTIL PATRICK GOYETTE SYLVIE LÉONARD
JEAN MARCHAND HÉLÈNE MERCIER JEAN-LOUIS MILLETTE MARIE-CHANTAL PERRON
JEAN-FRANÇOIS PICHETTE BRIGITTE POUPART JEAN-LOUIS ROUX
et les concepteurs STÉPHANE ROY ANNE DUCEPPE MICHEL BEAULIEU DIANE LÉBOEUF
NORMAND BLAIS CLAUDE LEMELIN

DU 18 JANVIER AU 12 FÉVRIER

MARDI AU VENDREDI 20 H, SAMEDI 16 H ET 21 H • RÉSERVATIONS 866-8667

INFO-GROUPES 866-8180 • Tarif réduit 30 minutes avant le lever de rideau : 20 \$ argent comptant seulement.

84, rue Sainte-Catherine Ouest, Métro Place-des-Arts

CFGL MEDIAOOM

théâtre du nouveau monde

LA NCT PRÉSENTE TRUE WEST (V.F.) de SAM SHEPARD

assistance à la mise en scène: Alain Roy • décor: Claude Goyette
éclairage: Guy Smard • musique originale: Michel Smith
costumes: Ginette Noisieux • accessoires: Catherine Branche

traduction de Pierre Legris • mise en scène de Brigitte Haentjens

AVEC ROY DUPUIS, NORMAN HELMS, BRIAN DOOLEY ET JANINE SUTTO

DU 10 FÉVRIER AU 11 FÉVRIER

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 253-8974

LES BILLETS DE LA NCT SONT ÉGALEMENT EN VENTE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET À LA LICORNE

LES ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

DISQUES CLASSIQUES

Reprendre Hendrix? Z'êtes pas un peu fêlés?

STONE FREE - A TRIBUTE TO JIMI HENDRIX
Artistes divers
Reprise (Warner)

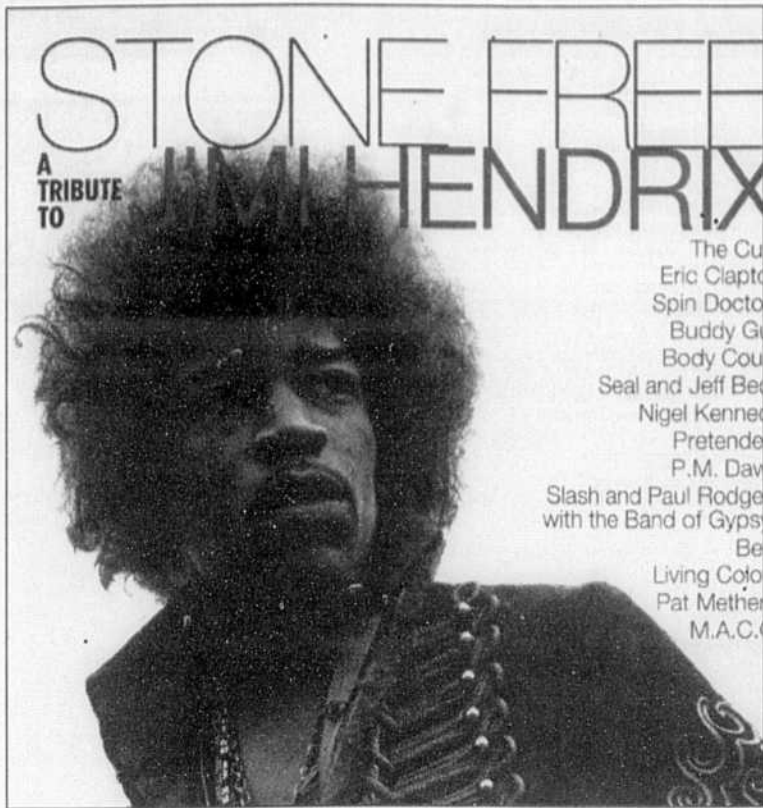
Réfaire du Hendrix. Au casse-pipe les kamikaze, les fous furieux, les inconscients et les imbéciles! Banzai! Morituri te salutant! Relire Hendrix, et quoi encore? Réécrire le Coran en verlan? L'idée même de se frotter à l'œuvre de Jimi Hendrix relève, soit de la plus grossière prétention, soit du déni de réalité le plus consternant. C'est un fantasme de compagnie de disques. A preuve, ses fils putatifs, approchés par les instigateurs du projet *Stone Free - A tribute to Jimi Hendrix*, ont fait la sourde oreille. Le premier à refuser tout net étant l'ineffable Lenny Kravitz, qui est tombé dans la marmite hendrixienne étant petit. Autre illégitime, Jeff Healy n'a rien voulu savoir. Les as de la six-cordes supersonique, Steve Vai et Joe Satriani, se sont fait porter pâles. Et Prince? A mon avis, on n'a pas osé lui demander.

N'empêche qu'ils sont tout de même quatorze à s'y être collés. Avec des résultats pour le moins variables, l'équivalent musical des écarts abrupts de température que le ciel nous inflige ces jours-ci pour nous punir d'avoir eu un été. Un album qui donne le corryza, en quelque sorte. Jugez plutôt. Du nombre, il y a le petit Nigel Kennedy, violoniste prodigieux et sale morveux de la musique classique, qui se dévergonde le temps d'un *Fire* qui sent plus l'école buissonnière et l'exercice de style gratuit qu'un travail honnête et senti. Sympathique curiosité, on s'en lasse vite. Il y a les rappers de Body Count, qui auraient mieux fait de laisser *Hey Joe* tranquille. Il y a les jeunôts grunge de M.A.C.C. (des permissionnaires de Pearl Jam et consorts) qui font dans l'éclectique et ne déparent pas trop l'obscur *Hey Baby* (*Land of the New Rising Sun*). Un bon point pour l'effort. Il y a aussi l'infinitement aguçante version de *Bold As Love* par Chrissie Hynde et ses Pretenders. Sulfureuse, l'ex de Ray Davies!

Il y a également trois contemporains de Brother Jimi, dont une paire d'angliches qui avaient lâché leur fromage en voyant les premiers shows du Jimi Hendrix Experience dans les clubs londoniens en 1966, nommé Eric Clapton et Jeff Beck, guitares-héros eux-mêmes. Sagement, Clapton s'est contenté de refondre *Stone Free* en rhythm'n'blues pépère, sans bavures ni excroissances condamnables. Banal donc, mais irréprochable. Beck, en compagnie du chanteur noir Seal qui imite le phrasé paresseux de Jimi à la perfection (ce qui ne nous avance pas beaucoup), fait sur *Manic Depression* ce qu'il a toujours fait: du Beck, c'est-à-dire des longues notes lancinantes qui n'ont heureusement rien à voir avec Hendrix. L'autre contemporain, celui qui s'en tire avec honneurs et décorations, c'est le vieux salopard de Buddy Guy qui, malpropre comme pas un, pose ses doigts grasseyés sur *Red House*, et le vénérable blues en sort tout dégoulinant, ce qui est une bonne chose. Dans le genre «tiens, Hendrix de mes deux, mets-ça dans ta légende et fume-le», on ne fait pas mieux.

Il y a forcément des horreurs, de purs ratages. Paul Rodgers, qui s'en était déjà pris à Muddy Waters, remet ça et remporte haut la main le prix de la copie conforme (pas gêné, il s'est arrotté la vieille section rythmique du Band of Gypsies, Billy Cox et Buddy Miles, qui soutiennent le vrai Hendrix dans ses derniers kilomètres). Pire, Pat Metheny (Pat-la-mitaine, dixit le collègue Trufaut) fait rire de lui avec une version jazz-fusion lamentable de *Third Stone From The Sun*. Le groupe Living Colour, trop affiché aux couleurs hendrixiennes pour ne pas avoir tout à perdre dans l'opération, y laisse effectivement quelques galons: leur brillant guitariste Vernon Reid, réputation en jeu, en fait tout bonnement trop.

Le reste, franchement, c'est du remplissage. L'album a ses temps forts, mais ne se montre certainement pas à la hauteur du mandat. Pour y arriver, il aurait fallu se brancher en prise directe avec l'au-delà, où Jimi, Stevie Ray Vaughan, Muddy Waters et Albert Collins jammont toutes les nuits pour enterrer les hurlements de Jim Morrison. *Voodoo Child!*
Sylvain Cormier



À GAUCHE DE L'AMOUR
Charlotte Avril
Les Disques Passport / Sélect

Tout frais tout chaud, le premier-né de Charlotte Avril — alias Céline Lafleur — récipiendaire, en 1985, du grand prix d'interprétation du Festival international de la chanson de Granby. En fait, la réelle particularité de mademoiselle Avril est son origine québécoise et qu'au Québec les nouveautés en variété féminine clônent plus souvent Kathleen que Sylvie Tremblay. Parce que son disque avec ses airs d'avant-guerre — de 14 bien sûr! — ses échos de jazz propre et ses relents tango feutrés rappellent nettement celui d'une Liane Foly: la voix qui aurait troqué la profondeur contre l'accent nasillard d'une Piaf mêlé au timbre d'une Kass. Rien de moins! Malgré ces références permanentes qui viennent à l'esprit, on s'y arrête. Comme le signalait une vadrouilleuse de CKAC, «si on entend ça dans un restaurant, on a envie de demander de qui il s'agit.» On écoute les mélodies de Pierre Perron, les paroles parfaitement romantiques de Jean-Guy Prince et de Pierre Fournier, la contrebasse sulfureuse de Michel Donato, le piano d'Yves Lapierre, la batterie de Paul Brochu — elle sait s'entourer la belle au look définitivement charleston! — et l'on se dit que l'interprète devrait faire son trou tranquillement mais sûrement même si elle ne fait pas trop de vagues.

Pascal Pontoreau

THE SONG OF SONGS
Klaus König
ENJA Records, 1993

Écrit et dirigé par Klaus König, jeune compositeur allemand de 33 ans, *The Song of Songs* s'inspire évidemment du *Cantique des Cantiques*, signé par le Roi Salomon lui-même. Le bon roi avait 60 reines et 80 concubines à ses côtés, mais il trouva le moyen de s'amouracher d'une petite sultane éprise, elle, d'un beau berger. Il lui écrit donc cette chanson superlative en huit chapitres que König transpose en mouvements dans son *Oratorio*. Si Salomon n'a pas réussi à refondre le cœur de sa belle, König, lui, ravira certainement celui d'une foule de mélomanes avec cet opus magistral. Avec deux solistes (Jay Clayton et Phil Minton), une chorale gospel (The Montreal Jubilation Gospel Choir), et un orchestre de 15 musiciens, König nous fournit une exaltante synthèse des héritages musicaux européens et afro-américains. Il donne à entendre swing, envolées free, avant-gardisme contemporain, véhémence des voix gossellantes de la chorale de Trevor Payne et solistes de talent. Une totale réussite.
Guylaine Marois

La mémoire discographique

CÉLÉBRATION/ORCHESTRE
DU CENTRE NATIONAL DES ARTS
Dir. Mario Bernardi: (enregistrement de 1971) Somers, «Five songs for dark voice», Maureen Forrester (contralto); (1974) Mozart, «Concerto» no.5 K.219, Steven Staryk (violon); (1970) Haydn, «Aria da il canzoniere di Francesco Petrarca», Pierrette Alarie (soprano) et «Aria il Cavaliere in Sarti's i finti eredi», Léopold Simoneau (ténor); (1982) Debussy, «Prélude à l'après-midi d'un faune»; (1978) Tchaïkovski, «Variations sur un thème rococo» op.33, Denis Brott (violoncelle); (1970) Prévost, «Évanescence»; (1972) Wagner, «Siegfried idyll». Dir. Franco Manino: (1983) Bellini «Ouverture de l'opéra Norma»; (1985) «Métamorphoses», Richard Strauss, Dir. Eduardo Mata: (1985) Richard Strauss, trois extraits de la du «Bourgeois gentilhomme» op.60. Analekta AN 2 7201-2.

STOCKHAUSEN: LES 11 «KLAVIERSTÜCKE»
Aloys Kontarsky (piano): «Mikrophonie I», «Mikrophonie II». SONY SZK 53346, enregistrements de 1965.

CAROL BERGERON

Dans le but de souligner le 25^e anniversaire de l'Orchestre du Centre National des Arts d'Ottawa, la maison montréalaise Analekta vient de publier un double coffret commémoratif comprenant des œuvres de Haydn, Mozart, Bellini, Wagner, Tchaïkovski, Debussy, Richard Strauss, Harry Sommers (un Torontois) et André Prévost (un Montréalais). Au nombre de cinq, les solistes proviennent également des deux provinces centrales du Canada: de l'Ontario, le violoniste Steven Staryk, et du Québec, le soprano Pierrette Alarie, le ténor Léopold Simoneau, le contralto Maureen Forrester et le violoncelliste Denis Brott. Parmi les chefs d'orchestre qui se succéderont à la direction de l'ensemble, on retrouve l'Ontarien Mario Bernardi qui occupa le poste de 1969 à 1982 ainsi que l'Italien Franco Manino, son successeur jusqu'en 1986. À l'Israélien Gabriel Chmura et à l'Anglais Trevor Pinnock, le directeur actuel, Analekta a préféré curieusement le Mexicain Eduardo Mata qui ne fut pourtant que chef invité.

D'aucuns s'étonneront peut-être de ne pas retrouver le chef d'orchestre Jean-Marie Beaudet, lui qui fut à l'origine de la fondation même de l'OCNA. D'autant qu'à la rubrique que l'Encyclopédie de la musique au Canada (première édition) consacre à l'orchestre, son nom apparaît dans la liste de ceux qui le dirigèrent. A la vérité cependant, la maladie qui devait l'emporter en 1971, ne lui permit pas l'accès à un pupitre qui autrement aurait pu lui revenir de droit. Premier directeur musical du CNA, c'est en effet sous son administration que naquit cet orchestre de type Mannheim. En compagnie des chefs d'orchestres Roland Leduc et Wilfrid Pelletier, des violonistes Lea Foli (Colombie-Britannique) et Lorand Fenyves (Torontois d'origine suisse), Jean-Marie Beaudet présida au choix des 44

instrumentistes recrutés au Canada et parmi les Canadiens qui travaillaient alors aux États-Unis et en Angleterre. On lui doit également la nomination de Mario Bernardi au poste de premier chef permanent.

Retenons d'abord que, bien que prestigieuse grâce à la présence des époux Alarie/Simoneau dont c'était l'ultime enregistrement, le choix des solistes est un modeste reflet du nombre de Canadiens qui ont eu l'occasion de travailler avec l'OCNA. Même si cela n'empêchera pas l'auditeur d'apprécier une Maureen Forrester en superbe forme vocale, un Steven Staryk agréablement maître de son violon ou un Boris Brott débordant de vitalité, on pourra regretter l'absence de pianistes, par exemple. Mais que Gabriel Chmura et Trevor Pinnock ni figurent pas, rend à toutes fins utiles le tableau regrettablement incomplet. N'aurait-on pu retrancher au moins deux des huit plages réservées à Mario Bernardi, et laisser tomber l'inutile contribution d'Eduardo Mata?

Une vérification, même superficielle, montre qu'à l'exception des extraits du *Bourgeois gentilhomme* (Mata) qui proviennent d'un enregistrement RCA, les autres pièces furent captées par la CBC, la Radio anglaise de Radio Canada. Or, certaines plages, sinon toutes, avaient déjà été publiées sous les étiquettes SM et SM.5000. On imagine alors aisément que les négociations ont pu tourner en faveur de la Radio d'Etat qui s'est ainsi gardée la meilleure part dans le but de la rééditer elle-même. Petite lacune technique: bien que complet (26 minutes 10 secondes), le *Concerto* de Mozart n'occupe qu'une des trois plages qu'on aurait dû lui réserver.

Une magistrale lecture

Sans quitter le domaine de la réédition, signalons l'importante et toute récente sortie d'un coffret de deux DC remettant en circulation les 11 «Klavierstücke» jouées par le pianiste Aloys Kontarsky, interprète incontesté de la musique contemporaine. Oeuvres primordiales dans la production du compositeur, ces «pièces pour piano» montrent l'intérêt que le génial créateur porta d'abord à l'écriture sérialiste (héritage de Schoenberg de Wiener) puis à la musique aléatoire (cousine de l'improvisation). Kontarsky y laissa le souvenir d'une magistrale lecture qui, semble-t-il, n'a jamais été dépassée depuis sa réalisation en 1965. «Rayonnante d'intelligence et de musicalité», a-t-on pu lire, cette version de référence tardait à revenir au catalogue Sony.

C'était peut-être accorder encore plus d'attention en reproduisant notamment les notes que le compositeur lui-même avait écrites pour la sortie des enregistrements originaux. Elles abondent en détails techniques que les musiciens et les audiophiles apprécieront d'autant plus que les deux autres œuvres qui s'ajoutent aux partitions pianistiques, leur titre (*Mikrophonie*) en témoigne, ont une dimension technologique appréciable. Voilà sans doute comment, dans le domaine de la réédition, les choses devraient être réalisées si, règle d'or, la rigueur et les moyens financiers ne manquaient point.

le groupe de la veillée LE ROI SE MEURT d'Eugène Ionesco



COMPLET
les 1-2-8 février

mise en scène Gregory Hlady
avec Gabriel Arcand, Carmen Jolin, Vénéline Ghiaourov,
Christine Lemelin, Jean-Luc Denis, Eric Forget

concepteurs Volodymyr Kovalchuk, Gilles-François Therrien
assistants Stéphane Zarov, Christine Lemelin

19 JANVIER au 13 FÉVRIER
mardi au samedi: 20:00, dimanche 16:00
billets: mar. 13\$, mer. jeu. dim. 16\$,
ven. sam. 19\$, prix de groupe 11\$.
rés: 526-6582

espace
la veillée
1371, rue Ontario est,
métro Beaudry ou Sherbrooke

BANQUE
NATIONALE

CARBONE 14

COMPLET
DU 1er AU 12 FÉVRIER
PROLONGATION
DU 22 AU 26 FÉVRIER

LA FORÊT

une nouvelle création de
GILLES MAHEU

THÉÂTRE ESPACE LIBRE DU 1er AU 20 FÉVRIER
NOMBRE DE PLACES LIMITÉ / EN VENTE DÈS MAINTENANT
ADMISSION : 790-1245

AGENDA CULTUREL

THÉÂTRE



LE THÉÂTRE POPULAIRE DU QUÉBEC: — Le Théâtre populaire du Québec présente «Un Tramway nommé désir» de Tennessee Williams, à la Maison de la culture Frontenac, 2550, Ontario Est (598-5810) du 19 au 29 janv. à 20 h. — A Longueuil, au Théâtre de la ville, 180, Gentilly Est (670-1616 ou 790-1245) le 31 janv. à 20 h. — A Québec, à la Salle Albert-Rousseau (659-6710) du 8 au 12 fév. à 20 h.

THÉÂTRE DU CAFÉ DE LA PLACE: (842-2112) — «La Chute» d'Albert Camus, du 12 janv. au 5 fév., du mar. au ven. à 20 h, le sam. à 16 h 30 et 21 h. — Du 16 fév. au 20 mars, «Le silence de Molère» de Giovanni Macchia, mar. mer. jeu. ven. à 20 h, sam. à 16 h 30 et 21 h.

THÉÂTRE DU CENTRE NATIONAL DES ARTS: 53, Elgin, Ottawa (613-755-1111) — Les amants terribles présentée par Les Tournées Jean Duceppe, Les 10, 11, 12, 18 et 19 fév. à 20 h.

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE: 84, Ste-Catherine Ouest (866-8667) — Jusqu'au 12 fév., «Les Bas-Fonds», un drame social de Maxime Gorki, du mardi au vendredi à 20 h, le samedi à 16 h et à 21 h.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT: 355, Gifford (844-1733) — «Le Dindon» de Georges Feydeau, du 11 janv. au 5 fév., du mar. à 20 h, le sam. à 16 h et à 21 h, le dim. à 15 h. — A Québec, au Palais Montcalm, du 16 au 26 fév.

THÉÂTRE DU TRIDENT: Salle Octave-Crémazie, Québec (418-643-8131) — «Don Juan» de Molière, du 11 janv. au 5 fév., à 20 h.

THÉÂTRE DU MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS: 100, Laurier, Hull (613-755-1111) — Le Théâtre du double signe de Sherbrooke, en collaboration avec le Centre National des Arts d'Ottawa, présente «Mowgli» de Patrick Quintal, d'après le «Livre de la jungle» de Rudyard Kipling, le 13 fév., à 13 h 30.

LE THÉÂTRE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL (TUM): Centre d'essai, 6e étage, 2332, Édouard-Montpetit (343-6111, poste 4690) — Les 3, 4, 5, 6 fév., à 20 h et en matinée à 15 h les 5 et 6 fév., «Le malade imaginaire» de Molière.

THÉÂTRE LA CHAPELLE: 3700, St-Dominique (790-1245 ou 643-7738) — «Le chant du travail», jusqu'au 30 janv., à 20 h 30.

UNIVERSITÉ MCGILL: Salle Moysse, Pavillon des arts, 853, Sherbrooke Ouest (398-6070) — Le Toronto Workshop Productions joue «Ten Lost Years» de Barry Broadfoot du 9 au 12 fév. et du 16 au 19 fév. à 20 h.

jusqu'au 13 fév.

L'ATELIER CIRQUEAL: 40, rue Molière, 4e étage, Montréal (272-8874) — Du 6 janv. au 6 fév., de 10 h à 17 h, exposition «Dix ans de gravure sur bois» de Monique Charbonneau.

LE BALCON D'ART: 650, Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Exposition collective des artistes de la galerie — John Der, André L'Archevêque, Léo Ayotte.

2AXE NÉO-7: 205, rue Montcalm, Hull (819-771-2122) — Du 16 janv. au 13 fév., exposition de sculptures: Pierre Lamarche «Poèmes palpables» et Christine Marcotte «Ombilicus Fatum».

LA CENTRALE GALERIE POWERHOUSE: 279, Sherbrooke Ouest, Montréal (844-3489) — Oeuvres de Ana Chang, Catherine Heard, Vita Plume et Angela Somerset du 8 janv. au 6 fév.

LE CENTRE COPIE-ART: 813, Ontario Est (523-8011) — Exposition des oeuvres holographiques de Claudette Abrams et de Mary Harman du 19 janv. au 19 fév. — Exposition «Artistes de la relève», volet 3, du 19 janv. au 19 fév.

CIRCA: Centre d'exposition art céramique contemporain, 372, Ste-Catherine Ouest, suite 144 (393-8248) — Du 15 janv. au 19 fév., du mercredi au samedi, de 12 h à 17 h 30, «Semences et disséminations» de Dominique Valade.

ENGRAMME AU THÉÂTRE PÉRISCOPE: 263, St-Vallier Est, Québec (418-529-0972) — Oeuvres de Céline Allard et de Joane Carignan du 11 janv. au 5 fév. — «Mesures quarantennaires» de Jean Mailoux, dans la salle 2, du 6 au 27 janv.

GALERIE ARTICULE: 105, 15 Mont-Royal Ouest, Montréal (842-9686) — Exposition de Ruth Libermann et Allan Switzer du 15 janv. au 13 fév.

GALERIE ARTS TECHNOLOGIQUES: 813, rue Ontario Est (521-8011) — Du 19 janv. au 19 fév., de 14 h à 18 h, «Unsubstantial» — oeuvres holographiques de Claudette Abrams et Mary Harman.

GALERIE 8-312 ÉMERGENCE: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 312, Montréal (874-9423) — Installation de Mariella Borelio, du 8 janv. au 5 fév.

GALERIE CHRISTIANE CHASSEY: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 418 (875-0071) — Exposition des oeuvres de Brigitte Radecki du 22 janv. au 19 fév.

GALERIE D'ART DU CENTRE CULTUREL DE DRUMMONDVILLE: 175, Ringuet, Drummondville (819-477-5518) — Du 9 janv. au 13 fév., diagraphes de Louise Ally — Du 9 janv. au 21 fév., photos de Gilles Roux «Les vitraux de la cathédrale de Trois-Rivières».

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT: 100, de Gentilly Est, local D-0620, Longueuil (679-2966 ou 679-4480) — Du 18 janv. au 11 fév., dans le cadre de l'exposition Art et industrie: Empreintes de robots, quatre artistes présentent les objets de leur recherche après avoir travaillé l'une quelconque des technologies associées à la robotique.

GALERIE D'ART LEONARD & BINA ELLEN: 1400, de Maisonneuve Ouest, Montréal (848-4750) — Oeuvres de Chris Cran et Tom Dean du 13 janv. au 19 fév.

GALERIE D'ART D'OUTREMONT: 216, ave. Québec (277-2991) — Eu 1er au 22 fév., «L'image est archives», oeuvres d'Elizabeth Mathieu.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Lakeside Road, Pointe-Claire (630-1254) — Du 15 janv. au 20 fév., exposition de sculptures contemporaines du Mexique «Terre Incognita».

GALERIE CLARK: 1591, Clark, 2e étage (288-4972) — Du 13 janv. au 6 fév., expositions des oeuvres de Luce Pelletier et de Marc Tessier. Du jeudi au dimanche, de 12 h à 18 h.

GALERIE DARE-dare: 279, rue Sherbrooke Ouest, Espace 3118, Montréal (844-8327) — Exposition de Myriam Laplante eu 8 janv. au 6 fév.

GALERIE DE L'UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120, 1400, Berri — Du 13 janv. au 12 fév., au mardi au samedi, de 12 h à 18 h, exposition «Dessin à dessein».

GALERIE ET CAFÉ L'EMBUCCO: 1571, Place Badaeux, Trois-Rivières (819-374-0652) — Exposition des oeuvres récentes de Bertrand Tremblay du 11 janv. au 7 fév.

GALERIE GRAFF: 963, Rachel Est (526-2616) — Jusqu'au 19 fév., «Parfum d'Ambrosius», livre d'artistes réunissant 13 oeuvres et 4 textes, en collaboration avec la maîtrise en arts plastiques de l'UQAM.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434, Sherbrooke Ouest (849-3637) — Oeuvres de Fortin, Dallaire, Beaulieu, Gamache, Lacasse, Rochon, Mendell, etc.

GALERIE MCCLURE du Centre des arts visuels, 350, ave. Victoria, Montréal (488-9558) — Présentation des oeuvres récentes de Renée Duval, «Taxinomie», du 13 janv. au 5 fév.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430, Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Collection permanente: Ayotte, Barbeau, Beaulieu, Bellefleur, etc. du mardi au dimanche, de 11 h à 17 h.

GALERIE MONTCALM: Maison du citoyen, 25, rue Laurier, Hull (819-595-7488) — Du 20 janv. à 19 h au 27 fév., exposition itinérante «Écritures sur bois» présentée par Xylon Québec.

GALERIE DES MÉTIERS D'ART DU QUÉBEC: 378 ouest St-Paul, Montréal (287-7555) — Oeuvres de M. Bertrand, J. Chartier, M. Ferron, L.

7 SUR 7

Le dimanche à 20 h
Rediffusion le lundi à 13 h

Sur les événements-clés de la semaine, Anne Sinclair sollicite les commentaires de son invité et l'amène à livrer le fond de sa pensée.

Cette semaine: Jacques Toubon, ministre français de la Culture et la Francophonie.

Tout un débat à TV5, câble 15*

Le monde est à vous!

*Peut varier. Consultez votre câblodistributeur.

GALERIE LA SEIGNEURIE: 15, boul. Maple, Châteauguay (691-4680) — Du 16 janv. au 4 fév., oeuvres picturales de Yves Béland.

GALERIE LIU QUEST: 372, Ste-Catherine ouest, #523, Montréal (393-7255) — Assemblages «Tribulations tribales» de Bruno Simard du 8 janv. au 12 fév.

GALERIE LUMIÈRE NOIRE: 3575, boul. Saint-Laurent, bureau 222, Montréal (845-1478) — Du 15 janv. au 26 fév., exposition de Eugen Dobrota: peintures, objets, dessins.

GALERIE MAZARINE: 1448, Sherbrooke Ouest (982-6566) — Jusqu'au 28 février, gravures botaniques de 1613 de Basilius Besler, eaurfortes et lithographies anglaises des 18e et 19e siècles, et oeuvres récentes des artistes de la galerie.

Gervais, L. Patenaude et L. Taillon, ainsi que plusieurs autres

GALERIE OBORO: 4001, rue Berri, #301, Montréal (844-3250) — Peintures de David Elliott du 12 janv. au 13 fév.

GALERIE OBSERVATOIRE 4: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 426 (866-5320) — Du 29 janv. au 26 fév., exposition «Géocaligraphies», de l'artiste français Luc Brévar.

GALERIE OPTICA: 3981, boul. St-Laurent (287-1574) — Récent travail de Ian Carr-Harris, Claire Savoie du 13 janv. au 12 fév.

GALERIE RENÉ-BLOUIN: 372, Ste-Catherine Ouest, suite 501, Montréal (393-9969) — Exposition de Mona Hatoum du 8 janv. au 19 fév.

ARTS VISUELS



MUSÉES

GALERIE ROCHEFORT: 350, St-Paul Ouest, Montréal (284-1774) — Exposition des oeuvres de Raymonde April, du 18 déc. au 19 fév.

GALERIE SKOL: 279, Sherbrooke Ouest, espace 311A, Montréal (842-4021) — Exposition des oeuvres de Daniel Roy, du 5 au 27 fév.

GALERIE S. SPACE ENSEMBLE: 1622A, Sherbrooke Ouest (933-3396) — Du 25 janv. au 13 fév., oeuvres de Anna Rohan, Margaret Thomas et une exposition de groupe d'oeuvres non encadrées.

GALERIE TROIS-POINTS: 307, Ste-Catherine Ouest (845-5555) — Du 2 au 26 fév., salle I: François-Xavier Marange, peintures récentes; et salle II: Suzanne Levasseur, peintures récentes.

GALERIE VERTICALE ART CONTEMPORAIN: 1897 ouest Dagenais, Laval (628-8684) — Exposition «Portraits et propos de collectionneurs» et installation du «Tableau d'une collection» d'attitudes d'artistes: Louis Couturier et Jacky Lafargue, du 6 janv. au 6 fév.

HÔTEL DE VILLE DE BROSSARD: 2001, boul. Rome, Brossard — Oeuvres du peintre paysagiste Philippe Gaudreau du 13 janv. au 11 fév.

LANGAGE PLUS au LOBE: 197, Riverin, Chicoutimi (419-696-1937) — Du 14 janv. au 6 fév., exposition «Corrélation» de Lauréat Marois.

LE HALL DES ARTS: 1 Place du Souvenir (662-4442) — Oeuvres récentes de Marcel Saint-Pierre, du 13 déc. au 11 fév.

HÔTEL DE VILLE DE BROSSARD: 2001, boul. Rome, Brossard (923-7011) — Exposition du peintre paysagiste Philippe Gaudreau, du 11 janv. au 11 fév.

LA CHAMBRE BLANCHE: 185, Christophe-Colomb Est, Québec (418-529-2715) — Jusqu'au 13 février, installation «Belles-Lettres» de Daniel Olson et exposition de sculpture «Suite héliogabale» de Jean-François Filiion.

MAISON D'ART FRA ANGELICO: 1320, rue Wolfe (522-9990) — Exposition collective regroupant les peintres de l'icône du Québec, du 30 janv. au 26 fév.

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290, Côte-des-Neiges (872-6889) — Exposition «Interconnexions copigraphiques» eu 2 au 27 fév.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052, boul. Monk (872-2044) — Jusqu'au 6 mars, exposition des artistes Suzanne Levasseur et Marc Gameau.

MAISON DE LA CULTURE D'AMOS: 222, 1ère ave. Est, Amos (819-732-7562) — Du 14 janv. au 6 fév., exposition «L'instant d'après» de François-Léo Tremblay, de 13 h à 17 h et de 19 h à 21 h 30.

MAISON DU MEUNIER: 10897, du Pont (280-6709) — Exposition des oeuvres de Michel Belleau et de Wendy Simon du 28 janv. au 20 fév.

MIREILLE BRISSET ART-ARTISTES: 1640, Sherbrooke Ouest (937-1761) — Jusqu'au 6 fév., exposition des oeuvres connues de Jacques Léveillé.

LES SALLES DU GESU: 1200, Bleury (861-4378) — Rétrospective et oeuvres récentes «Les Diamants de mon pays» du peintre Girard, du 15 janv. au 9 fév., du jeudi au samedi, de 12 h à 18 h.

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 rue Baile, Montréal (939-7000) — L'exposition «Les jouets et la tradition moderniste» reprendra le 2 fév., tandis que les enfants ont rendez-vous aux séances de jeu dès le 5 fév.

LE CENTRE D'EXPOSITION L'IMAGIER: 9, rue Front, Aymer (819-684-1445) — Du 23 janv. au 20 fév., Boite - art actuel nouvel angle — Exposition itinérante réalisée par le Conseil des arts textiles du Québec; 20 participants. Du mardi au dimanche, de 13 h à 17 h.

LE MUSÉE D'ANTHROPOLOGIE MARIUS-BARBEAU de l'Université de Montréal présente, du 20 janv. au 3 fév., une exposition ethnographique inédite sur le Mexique intitulée «Dans le coeur du soleil». À la salle de Muséologie, département d'anthropologie de l'Université de Montréal, 3150, Jean-Brillant au 3e étage. Renseignements: 343-6271 ou 343-6111, poste 1296.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 185 ouest Ste-Catherine, Montréal (847-6232) — Vidéos sur l'art du mar. au dim. 11 h 30, 13 h, 14 h 30, 16 h — La Collection: second tableau en permanence. — Spectacles multimédias: le 30 janv. de 12 h à 16 h et ainsi jusqu'au 13 fév. — Brunch musical du 30 janv. de 11 h 30 à 15 h avec le Trio acoustique Jean-François Girard.

MUSÉE D'ART DE SAINT-LAURENT: 615, boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Jusqu'au 20 fév., peintures de Marc Garneau — Du 24 fév. au 27 mars, peintures de Suzanne Levasseur.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS: Château Dullesne, Pie IX et Sherbrooke, Montréal (259-2575) — Tous les dimanches, jusqu'au 13 février, le Musée accueille les visiteurs gratuitement. Exposition «La Nature, source d'inspiration».

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Oeuvres de Claude Bouchard, jusqu'au 30 janv. — Pav. Desmarais: Duane Hanson du 3 fév. au 1er mai. Jusqu'au 18 sept., «Toucher du bois» et «Points de vue des étudiants du Musée». Jusqu'au 30 janv. — À partir de dessins d'enfants par Claude Bouchard. — Pav. Gibb: Jusqu'au 15 fév.: «Trois décennies de gravure inuit». — Visites commentées.

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS: 100 rue Laurier, Hull — Robert Davidson, l'aigle de l'aurore, du 14 déc. au 11 sept. — Rétrospective des oeuvres d'Alex Janvier jusqu'au 17 avril.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — Expositions permanentes: Mémoires, Objets de civilisation, La barque, Messages.

MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence.

MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE: 350 Place Royale, angle de la Commune, Montréal (872-9150) — Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, site historique.

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave. Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Cabinet des arts et des lettres — Cachots au temps de la prison de Québec — Oeuvre de David Moore — Collection du Musée jusqu'en 1994 — Du 13 janv. au 12 juin, Peinture contemporaine. — À compter du 21 janv., Hommage à Louis Cormois — Laliberté et Suzor-Côté jusqu'en mars 1994 — Du 4 fév. au 27 mars, collection «À partir de dessins d'enfants».

ARTS VISUELS



ATELIERS GALERIES

ARTFACT INTERNATIONAL: 102, ave. Laurier Ouest (278-6575) — Nouvelles acquisitions du Sud-Sahara et vestiges de l'âge de bronze

LA TÉLÉVISION DU SAMEDI EN UN CLIN D'OEIL

□ = sous-titré / codé	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
2 CBFT (R.C.) Montréal	Le Télé-journal	Raison passion	Country centre-ville	La petite vie	Tristan et Juliette				Le Télé-journal	22h45 / Cinéma: Subway—Fr. 85	Avec Christophe Lambert et Isabelle Adjani		
3 WCAX (CBS) Burlington	News	News	Entertainment Tonight	Dr. Quinn, Medicine Woman	Harts of the West	Walker, Texas Ranger	News	Designing Women	The Golden Girls				
5 WPTZ (NBC) Plattsburgh	News	News	Jeopardy!	Wheel of Fortune	The Mommies	Getting By	Empty Nest	Sisters	News	Saturday Night Live			
6 CBMT (CBC) Montréal	News	News	Jeopardy!	Wheel of Fortune	The Mommies	Getting By	Empty Nest	Sisters	News	Saturday Night Live			
10 CFTM (TVA) Montréal	Le TVA, éd. 18 hrs	Cinéma: Réves électriques—G.-B. 84	Avec Lenny Von Dohlen et Virginia Madsen				Cinéma: Corruption à Coramaya—Am. 89	Avec Louis Gossett jr et Sam Hennings		Génération T	Le TVA, TVA sports	23h50 / Cinéma: Psycho III—Am. 86	
12 CFCF (CTV) Montréal	News	Hockey World	Star Trek: The Next Generation	Matrix	Counterstrike	The Commish	News, Lottery	Cinéma 12					
15 TV5 (Télé Francophones)	FrancoFolies de Montréal	Rédacteurs en chef	Journal de TF1	Vision 5 de TF1	Frou-Frou	Johnny Hallyday dans la chaleur de Bercy	Connaissance de la science	Kaléidoscope	Journal télé-suisse				
17 CIVM (R.-Q.) Montréal	La planète des animaux	Zap	Parler pour parler	3 gars, 1 samedi soir	Plaisir de lire	Cinéma: Rashomon—Jap. 52	Avec Toshiro Mifune et Machiko Kyo						
20 Musique Plus	Musique vidéo (14h)	Perfecto	Fax	ConcertPlus: Stephan Eicher	Musique vidéo								
22 WQVY (ABC) Burlington	News	Siskel & Ebert	Star Trek: The Next Generation	Cinéma: See no Evil, Hear no Evil—Am. 89	Avec Gene Wilder et Richard Pryor		The Commish	Baywatch	Acapulco H.E.A.T.				
26 Much Music	R.S.V.P.	Mike & Mike	Spotlight: Tribe Called Quest	X-Tendax	Start Me Up								
33 ETV (PBS) Vermont	The Lawrence Welk Show	Austin City Limits	All Creatures Great & Small	Keeping Up Appearances	Waiting for God	As Time Goes By	Mulberry	Joe Cocker: Night Calls, An 'in the Spotlight'...	Cinéma				
35 TQS Montréal	Sports plus magazine	Les Simpson	Elle écrit au meurtre	Cinéma: Rocky IV—Am. 85	Avec Sylvester Stallone et Dolph Lundgren		Le Grand Journal	Sports plus	Passion plein air	Cinéma: Personne n'est parfait—Am. 88			
57 WCFE (PBS) Plattsburgh	The Cold War...	Inside Albany	The Editors	McLaughlin Group	Yes Minister	Keeping Up Appearances	Bless my Father	To the Manor Born	Red Dwarf	The Adventures of Robin Hood	Cinéma: The Knack... and How to Get It		

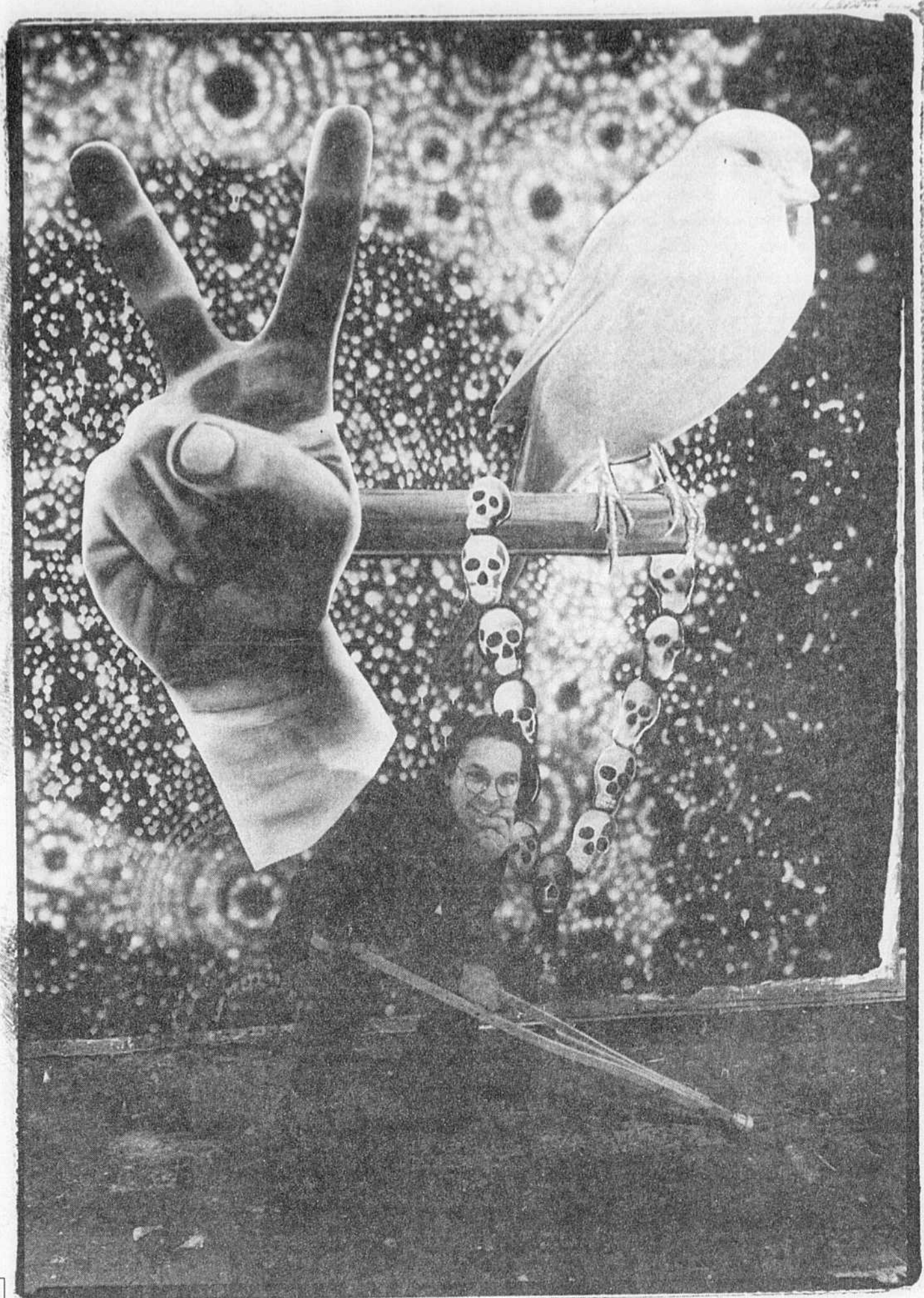
LA TÉLÉVISION DU DIMANCHE EN UN CLIN D'OEIL

□ = sous-titré / codé	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
2 CBFT (R.C.) Montréal	Le Téléjournal 18h10 / Découverte	Juste pour rire	Les beaux Dimanches: Syncope				Chantal Juillet...	Le dimanche	Scully rencontre	Le météo, les sports	Cinéma: La captive du Désert—Fr. 90		
3 WCAX (CBS) Burlington	News	Emergency Call	60 Minutes	Murder, She Wrote	Cinéma: Mrs. 'Arris goes to Paris—Can. 92				News	23h15 / Star Search			
5 WPTZ (NBC) Plattsburgh	Football: 28e présentation annuelle du match du Super Bowl												
6 CBMT (CBC) Montréal	The Magical World of Disney (1ère2)	The Road to Avonlea	This is Roch Voisine	Pierre Elliott Trudeau et Memoirs (4e/5)	News	Venture	Sunday Night...	Sportsweekend					
10 CFTM (TVA) Montréal	Le TVA, éd. 18 hrs	Docteur Doogie	J.E.	Championnat du monde professionnel Durasoft	L'événement	Le TVA, TVA sports	23h39 / Vision mondiale						
12 CFCF (CTV) Montréal	News	Travel Travel	America's Funniest Home Videos & People	Lois & Clark: The New Adventures of Superman	Cinéma: Mrs. 'Arris goes to Paris—Can. 92	Avec Diana Rigg et Lothaine Bluteau		News	Entertainment Tonight				
15 TV5 (Télé Francophones)	L'école des fans	Magellan (18h45)	Journal de TF1	Vision 5	7 sur 7	Jamais sans mon livre	Palais Royal	Le cercle de minuit	Journal télé-belge				
17 CIVM (R.-Q.) Montréal	Nord-Sud	Droit de regard	National Geographic	Globe-Trotter	Montagne	Pousse-Pousse	Vivement dimanche!	La chute (21h45)	Festival International de jazz de Montréal	Contact			
20 Musique Plus	Fax	Musique vidéo											
22 WQVY (ABC) Burlington	News	Commercial Program	America's Funniest Home Videos & People	Lois & Clark: The New Adventures of Superman	Cinéma:								

LES ARTS

ARTS VISUELS

Les aventures du vampire et de Bill Bibliothèque



David Elliott devant *Barry's Place*, 1989: un oiseau sur une branche, le signe universel de la victoire, une chaîne de crânes souriants.

PHOTO ERIC PARIZEAU

ACCROCHÉ

IAN CARR-HARRIS
Une installation sculpture d'un célèbre artiste qui avait participé à la Biennale de Venise en 1984. Galerie Optica, jusqu'au 12 février.

ROBOTS
La conservatrice Louise Poissant a réuni quatre artistes qui ont réalisé des objets greffés de la technoscience. Fascinant. Galerie du cegep Edouard-Montpetit jusqu'au 11 février.

LUKACS-DOISNEAU
Un ange et un diable sont entrés au Musée d'art contemporain. Des photos tendres, une peinture cruelle. Jusqu'au 24 avril

SPECTRES
Les oeuvres de Louis Fortier confrontent les figures de l'absence et celles de la chair, un rapport au corps, une relation avec le monde. Galerie Skol. Jusqu'au 30 janvier

UNE ÎLE DES VILLES
Montréal, mission photographique: un hommage à la ville à travers le regard de six photographes. Nécessaire. Centre Strathearn. Jusqu'au 13 février

GINETTE DÉZIEL
L'artiste expose son répertoire hydrographique. Son installation met en scène l'espace entier de la galerie. Centre d'exposition du Vieux-Palais, St-Jérôme. Jusqu'au 20 février

SEMENCES ET DISSÉMINATIONS
Des photographies, des sculptures de Dominique Valade qui nous proposent une réflexion sur la nature et sur l'être humain. Galerie Circa. Jusqu'au 19 février

SARMENTO
Juliao Sarmiento, cet artiste portugais de renommée internationale présente ses oeuvres récentes à Montréal, les *White Paintings*: une juxtaposition de dessins fragiles, de formes familières, d'énigmes insolubles. Centre Saidye Bronfman. Jusqu'au 25 février.

MARIELA BORELLO
Uniformes d'écolières en papier brun, peaux de cire, perruque de laine d'acier... Mariela Borello nous parle d'identité et de contraintes sociales. Galerie B312. Jusqu'au 5 février 1994.

RAYMONDE APRIL
Un corpus d'oeuvres photographiques qui retrace des souvenirs de fuite, des scènes intimes, de la poésie, comme des grains de beauté sur la peau. Galerie Rochefort. Jusqu'au 17 février.

DAVID ELLIOTT
Galerie Oboro
4001, rue Berri, espace 301
Jusqu'au 6 février 1994

MARIE-MICHÈLE CRON

Si la peinture de David Elliott désarme comme elle peut faire hurler de dépit ou de dédain le spectateur, c'est bien parce qu'elle n'a cure des modes ambiantes. C'est un peu comme si elle quémantait le repos du guerrier après avoir lutté contre certains néologismes, enterré l'ascétisme, promulgué le pur plaisir de se coller à la trivialité du quotidien en représentant ses symboles les plus culturels: la famille, les amis, l'amour. Après avoir exposé au Musée d'art moderne de Mexico, l'artiste revient installer, à la galerie Oboro, son monde parallèle qui résiste aux étiquettes et qu'il faut aborder de cette façon: «Mon œuvre est surchargée d'images: des piles de choses jetées pêle-mêle les unes sur les autres avec enthousiasme, comme dans une chambre d'adolescents».

Une impression qui ne se dément pas alors que devant elle, on a envie de faire le ménage, de classer des choses qui résistent aux entreprises rationnelles, d'injecter un semblant d'ordre dans l'excès et la fureur de vivre iconographique qu'elle dégage. L'excès de fantaisie iconoclaste que l'on retrouve dans les toiles d'Elliott confine actuellement à l'impureté la plus totale, alors que l'artiste vient saccager la noblesse hiérarchique des genres et des styles, et opérer avec le médium peinture, une véritable contamination de la postmodernité. Les tableaux jouent à la jonction de la maladresse et de la perfection, du mystique et du populaire, du sacré et du chromo, du romantisme et du kitsch, mais toujours dans les limites du reconnaissable et de l'identifiable. C'est que les sujets qu'investit l'artiste appartiennent à son environnement immédiat comme les images qu'il emprunte aux revues et magazines sans pour autant pratiquer la technique du collage et de son extension, photomontage et assemblage, dont ils s'inspirent.

«Sortes de *ready-made* de la pensée» tel que l'analysait précédemment la critique Jean Dumont, l'art d'Elliott vampirise la pub et les contes de fée, le dessin fantastique comme l'histoire de l'art, détourne et subvertit avec une immense joie et sans préjugé aucun, ce qui est du ressort manichéen du beau et du laid, du pervers et du naïf. Ainsi de cette princesse pré-Koons qui soulève délicatement son jupon de dentel-

le au-dessus de champignons plutôt vénéneux (hallucinogènes?). De cette pièce moins récente qui voit un bateau tout droit sorti d'une bande dessinée, de ses mains qui tiennent une cigarette et qui renvoient automatiquement à la fameuse Gitane française alors qu'à la place, pas fou, David Elliott y met une madame Pompadour... qui joue du violon. Plus léchée, et décidément «septuagés», *Barry with Globe* nous présente, tel que l'indique le titre, un personnage tenant une mappemonde, véritable ode à la paix alors que

dans *Barry's place*, 1989, la peinture réinvestit la technique du photomontage et de l'hypperréalisme en pointant le dérèglement du focus et l'apparition inopinée d'éléments hétérogènes sur un fond psychédélique: un oiseau sur une branche, le signe universel de la victoire, une chaîne de crânes souriants. Une peinture apaisante et versatile qui s'amuse follement de nous voir aussi stupéfait d'étonnement devant ses effets et les moyens qu'elle prend. (On peut aussi y être totalement incompatible).

LE MOYEN-ÂGE DE L'ÂME
Marc Tessier
Galerie Clark, 2e étage
Jusqu'au 4 février 1994

Marc Tessier a plus d'une corde à son arc. Tour à tour cinéaste, scénariste, photographe, largement impliqué dans la bande dessinée avec un groupe d'autres créateurs, l'artiste nous propose, à la galerie Clark, un pèlerinage à travers le Moyen-Âge de l'âme, une exposition découpée en plusieurs parties dont certaines ne remplissent ici qu'un rôle acces-

soire. En effet, l'œuvre se surcharge de plusieurs installations, dont un petit confessionnal rouge comme l'enfer, qui alourdit la présentation et dissémine trop notre lecture. Par contre, les photographies montées à l'intérieur de livres crucifiées sur des croix de bois démontrent la virtuosité technique de l'artiste et son imagination débordante alors que le spectateur suit, curieux, les pérégrinations de Bill Bibliothèque, un héros qui nous avertit d'emblée: «Je suis un chercheur et j'écris un guide sur la ville.»

À la jonction de la fiction et du photo-roman, usant de trucages et de montages raffinés, Marc Tessier raconte dans un mélange à la Bunuel et de récits homériques teintés d'humour noir, surréaliste et baroque, l'aventure de Bill Bibliothèque à travers les grandes cités qui sont ici rites de passage (Sagrada Familia de Barcelone, Beaubourg à Paris), des personnages irréels avec cet œil cyclopéen qui remplace parfois leur visage, des références multiples — cinéma, arts plastiques — et détournées: *Les Vacances de Monsieur Mouton*, *Ceci est une clé...* Une collusion et une mise en abîme de plusieurs espaces qui nous introduisent à la fois dans celui du livre, de l'image photographique, d'un lieu réel puis fantasmé et théâtralisé. Une belle réflexion sur la création... dans tous les sens du terme.

24^{ÈME} SAISON DE CONCERTS 1993-1994

MUSICAMERATA
L'ensemble de musique de chambre le plus prestigieux au Canada

SAMÉDI LE 5 FÉVRIER À 20H00
SALLE REDPATH
Université McGill, 3461, McTavish Métro Prél

TRESORS CACHÉS
CRUSELL, LIEBERMANN, GRABERT, DOHNYANI

AVEC: T. BASKIN, HAUOBOIS; B. ROSENOHL, PIANO;
L. GRINHAU & M. PELLERIN, VIOLONS;
N. GRIPP, ALTO ET L. GRINHAU, VIOLONCELLE

Billets: 16 \$ (14 \$ étudiants & l'âge d'or)
Visa & MasterCard sont acceptés
RENSEIGNEMENTS/RÉSERVATIONS: 489-8713

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

MUSIQUE en tête

FÉVRIER

17 18 19 20

LA NEF
LE JARDIN DES DÉLICES
d'après Jheronimus Bosch

Spectacle de musique-théâtre avec Sylvain Bergeron, Vincent Dhavernas, Claire Gignac, Silvy Grenier, Isabelle Marchand.

Musiques de France, d'Espagne, de Grèce et de Turquie.

Direction musicale: Sylvain Bergeron; Mise en scène: Claire Gignac
Maison de la Culture Frontenac, Studio 1, 2550 Ontario est, Montréal
les 17-18-19 février à 20h30, le 20 février à 14h30. Réservation: 598-5810 (à partir du 1er février)

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR ET LA COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

Le Deuil sied à Électre
d'Eugene O'Neill
direction de Jean-Pierre Ronfard

du 28 janvier au 12 février 1994 à 20 heures
relâche les 30 janvier et 6 février

au Studio-théâtre Jean-Valcourt
100, rue Notre-Dame Est
(métro Champ-de-Mars)

Billets gratuits disponibles dans tous les comptoirs du Réseau Admission et au (514) 790-1245
Frais d'administration de 2 \$ par billet

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications

Québec

Variations sur le thème de la St-Valentin

Offrez Musiques à la carte

- 10 \$ le concert (avec achat minimum de 3 concerts)
- Un choix de 15 concerts à Montréal (février à mai 1994)
- Des musiques anciennes, classiques et contemporaines
- Des interprètes et des ensembles professionnels d'ici

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

Billets en quantité limitée

LE DEVOIR

POUR OBTENIR LE DÉPLIANT ET/OU POUR S'ABONNER, CONTACTER LE CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE: (514) 277-7466

LES ARTS

ARTS VISUELS

EN BREF

GLADU, PELLAND ET MARC-AURÈLE

Les amateurs de peinture et d'histoire de l'art seront heureux d'apprendre que deux films pas toujours faciles à visionner — puisqu'ils sont bien à l'ONF mais pas encore sous forme de vidéocassette — seront présentés tous les jours du mois de février, sauf le lundi, au Musée Marc-Aurèle Fortin de la rue St-Pierre à Montréal. Il s'agit des documentaires désormais historiques d'André Gladu, l'un sur Marc-Aurèle Fortin (à 14 h, 54 min.) et l'autre sur Alfred Pelland (15 h, 75 min.)

KARSH ET LES CLINTON

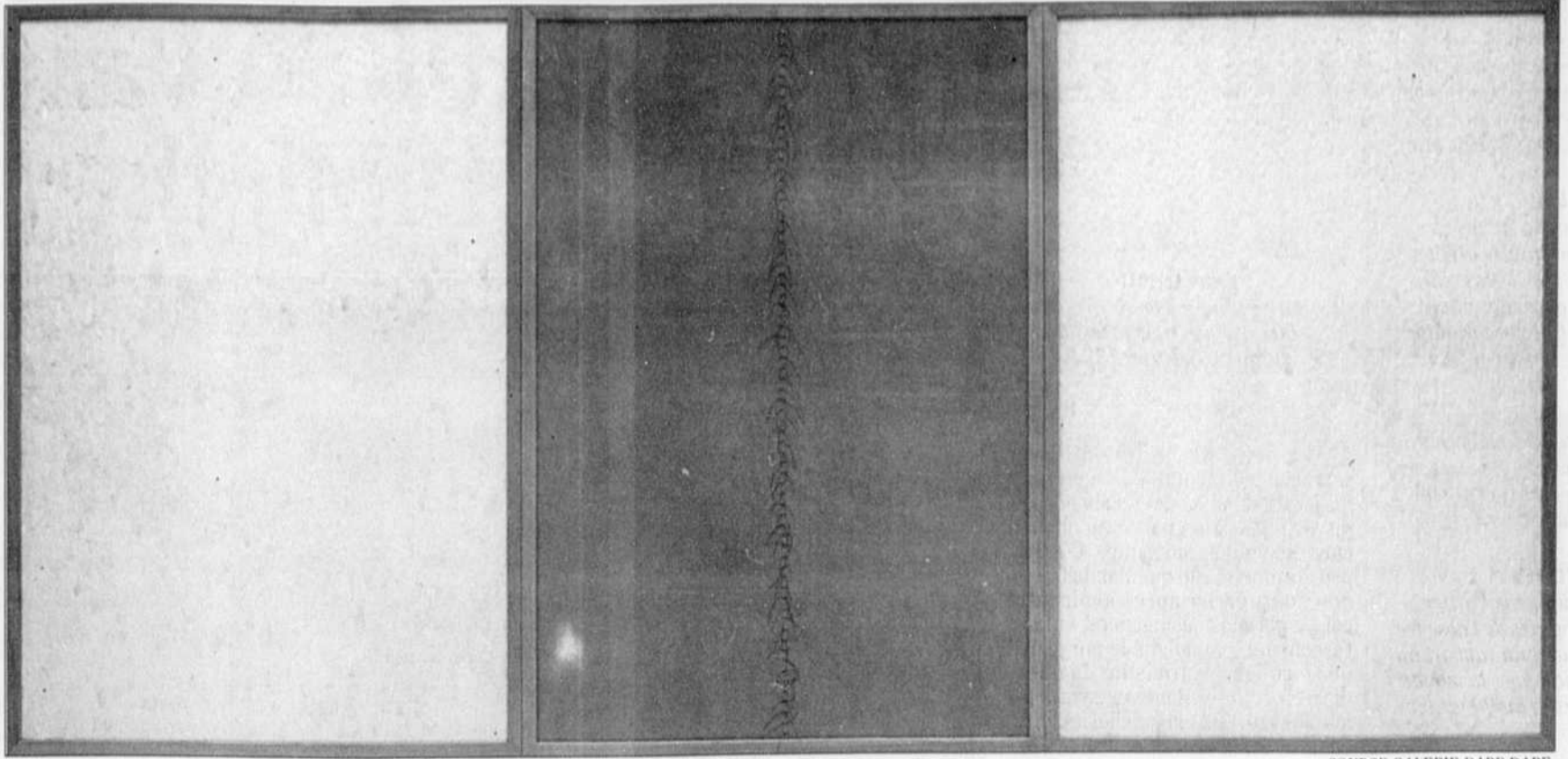
À l'Ambassade canadienne de Washington, le célèbre photographe septuagénaire canadien Yousuf Karsh expose ses derniers portraits, dont ceux du couple Clinton. Ces 68 œuvres photographiques seront visibles jusqu'au 25 mars.

DES CHAGALL? NON MERCI

Si on vous offre, sous le manteau, un petit Chagall pas cher ou un dessin de Matisse, méfiez-vous. Un vol a été commis mardi, dans la propriété Chagall à Saint-Paul-de-Vence occupée par le beau-frère de l'artiste. Parmi les œuvres dérobées figurent deux toiles du maître qui avait fait construire dans les années 60 cette villa, «la Colonne», située non loin de la Fondation Maeght. Il y vécut avec son épouse jusqu'à sa mort en 1985. Outre les deux tableaux de Chagall — une gouache représentant une femme et l'autre intitulée *Tête d'âne en couleurs* — les voleurs ont emporté un dessin de Matisse et une icône russe. Ils sont entrés dans la demeure en fracturant un volet, et ont finalement été mis en fuite par le déclenchement d'une alarme. Leur butin est estimé à environ un million de francs français.

PISE ET COMBINAZIONE

Les travaux entrepris en mai 1992 et qui visent à redresser la célèbre tour penchée de Pise, vieille de 800 ans, semblent avoir porté fruit: elle s'est redressée de près d'un centimètre, neuf millimètres exactement, a annoncé mardi Michele Jamiolkowski, chef de la commission des experts en charge. Mais le maire de la ville, Sergio Cortopassi, n'est pas content, car faute de fonds, les travaux sont interrompus depuis le début de janvier. «Nous en avons assez de cette guerre avec la bureaucratie romaine et le gouvernement» a-t-il déclaré, furieux, à la presse. Cet arrêt des travaux retarde d'autant la réouverture de la tour aux touristes, originellement prévue pour la fin de 1995. Pour autoriser l'ascension des 294 marches de la tour haute de 54 mètres, il faudrait la redresser de 20 centimètres. La technique choisie qui consiste à installer à la base des lingots de plomb pour faire contrepois n'est d'ailleurs qu'une solution temporaire...



Enfance, de Myriam Laplante.

SOURCE GALERIE DARE-DARE

Vive l'intimité entre l'œuvre et le spectateur!

MONA HAKIM

MYRIAM LAPLANTE

Galerie Dare-dare, 279 rue Sherbrooke O. esp.311B. Jusqu'au 6 février

Il y a de ces expositions qui se manifestent discrètement, sans exubérance ni arrogance, vouées plutôt à se faire sagement apprivoiser. En prenant le temps qu'il faut pour les observer, mille et une subtilités pointent chez elles avec astuces. C'est le cas du travail de Myriam Laplante accroché en ce moment aux cimaises de la galerie Dare dare. Les œuvres de cette artiste originaire de Chittagong au Bangladesh, résidant depuis huit ans à Rome, possèdent une telle finesse et sensibilité qu'elles parviennent à nous faire oublier que leurs assises sont avant tout formelles. Ne vous y méprenez pas, il s'agit ici d'un formalisme moelleux, chevelu et on ne peut plus sensuel. On cherchait un renouvellement du genre, en voici une belle démonstration. Simple, efficace et surtout sans prétention.

Au premier contact, les œuvres murales font figure de masses géométriques, minimales et distantes. À y regarder de plus près, chacune d'elles est tapissée d'un nombre incalculable de minuscules plumes d'oiseaux. Surfaces douillettes et duveteuses qui caressent le plan du tableau et ne demandent qu'à se faire tâtonner. Surfaces toutefois trompeuses, car derrière ces soyeux et confortables duvets subsistent de fortes tensions. Tensions d'abord formelles: ici le noir côtoie le blanc, là une peau de cire cicatrisée et fruste s'imisce entre deux pans de plumes; ailleurs deux touffes de crins opposent

des crinières de cuir semblables à des fouets, alors le métal d'un coffre-fort tranchera radicalement sur son plumard.

Choc des matériaux qui masquent non moins des dualités plus conceptuelles et implicites celles-là. Conflit d'identité, conflit des sexes, autant ceux créés par la nature que par une société pénétrée de cruauté, mentionnera l'artiste dans son texte de présentation. De là la figure du fouet, de la cicatrice, des grillages, clôtures et labyrinthes, du coffre-fort en forme de cage. Sans oublier ce très beau tableau mural intitulé *Drapeau* derrière lequel des sous-vêtements féminins et masculins se tiennent en face à face et s'étouffent mutuellement dans leur trop étroite penderie. Toutes ces images évoquent les tiraillements, ambivalences et réclusions qu'impose une société basée sur les rivalités.

Mais hormis ces concepts théoriques, il faut davantage s'attarder sur la façon toute sensuelle dont cette artiste recrée des corps tactiles par la simple osmose des formes géométriques et des matériaux. Sur la façon dont elle compose «picturalement» par l'accumulation de matières tantôt solides, tantôt fluides. Sur les compositions minimales qui entretiennent des correspondances étroites avec le mur (tous les objets semblent émerger du fond mural), comme le fait si bien la peinture quand elle déborde de son cadre. Avec ses gestes méticuleux et patients qui se servent finement des règles de l'art, Laplante ourdit une séduisante et rassurante peau-enveloppe afin de mieux panser les plaies des corps blessés. Un exercice tout en douceur, sans brusquerie ni complaisance.

MARIELA BORELLO

Galerie B312, 372 ste-Catherine O. esp.312 jusqu'au 5 février

À la petite galerie B312, Mariela Borello parle elle aussi des cohésions et des frictions entre corps personnel et corps social. Des uniformes d'écolières en papier brun, une immense perruque en laine d'acier et des plaques de cire épinglées au mur, comme une exhibition de peaux arrachées, traduisent les procédés par lesquels les individus (et plus particulièrement ici les femmes) adhèrent au monde insidieux des apparences. *Absence* met en évidence l'envers de la médaille, là où la beauté rime avec torture et inconfort, où la société dicte ses contraintes.

À l'opposé de Myriam Laplante, beaucoup plus raffinée dans son approche, Borello procède par matériaux bruts et grossiers. La démarche n'est pas inintéressante, mais l'exubérance des objets oblitère peut-être trop le contenu initial. En exploitant toutes deux les sévices infligés au corps, Laplante ira plus loin en y transposant avec doigté les blessures mentales. Les deux expositions méritent néanmoins d'être visitées simultanément, ne serait-ce que pour palper deux manières distinctes de revêtir des corps lésés.

DESSIN À DESSEIN

Galerie UQAM, 1400 rue Berri jusqu'au 12 février

Après *Parti pris de peindre*, qui clamait haut et fort la validité et la vitalité de la peinture ac-

tuelle, voilà que les professeurs du département d'arts plastiques recidivent, toujours à la Galerie de l'UQAM, avec *Dessin à dessein*, histoire de casser une fois pour toutes l'image de parent pauvre qui a toujours malicieusement poursuivi cette discipline. Il me semble même que les œuvres sur papier (y inclus le dessin) ne se sont jamais autant affichées et affirmées que ces dernières années.

Au menu: huit œuvres de 24 artistes sélectionnées par huit commissaires, pour la plupart enseignants de l'UQAM. Précisons que les exposants eux, ne sont pas forcément rattachés à l'institution. Le champ est large chevauchant des propositions plus académiques à d'autres plus avant-gardistes. À ce titre, le pendant didactique d'une telle exposition joue fort bien son rôle. Ici le dessin courtise les autres disciplines et témoigne manifestement d'un éclatement du genre.

Certains moments, l'apport photographique et sculptural prend toutefois une telle importance qu'on se demande s'il est encore pertinent de juger encore ces œuvres en terme de dessin. C'est le cas entre autres de Serge Tousignant (photo), Madeleine Doré (sculpture) ou Carla Whiteside (murale sculptée). Il faut du reste porter attention à la frise colorée de François Morelli ornant une des poutrelles du plafond de la galerie.

Une paire de jumelles est ici nécessaire, tant pour repérer l'œuvre que pour disséquer en détail et en voyeur son anatomie. Un des plus beaux rapports d'intimité entre œuvre et spectateur.

DANSE-CITÉ PRÉSENTE VOLET CHORÉGRAPHES 10e ÉDITION

du 27 janvier
au 6 février 1994
à 20h
relâche le
31 janvier 1994

chorégraphe : Jane Mappin interprètes : francine liboiron, chi long et Jane mappin
collaborateurs artistiques : carmen alle, denis lavole et caroline ross
chorégraphe et interprète : andrea davidson mise en scène : paula de vasconcelos
collaborateurs artistiques : raymond-marius boucher, jeanyves cadieux,
yves chamberland et louis-philippe demers

boîte



Le monde est fait de ses ailes

photo : michael slobodian graphisme : ric little

L'AGORA DE LA DANSE 840, CHERRIER EST METRO SHERBROOKE 525-1500 ADMISSION 790-1245

840 est, rue Cherrier, Montréal (Québec) H2L 1H4 DANSE-CITÉ est subventionnée par le ministère de la Culture du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal, le ministère de la Main d'œuvre et de la Sécurité du Revenu

POUR PLUS D'INFORMATIONS, CONSULTEZ LE DEVOIR, SECTION «LES ARTS» DU SAMEDI.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

GRATUIT

LE LAIT

MANQUEZ PAS LE MEILLEUR!

présente LES CAUSERIES OSM

Mardi 1 et mercredi 2 février à 18h45

Hall central de la Place des Arts

INVITÉS CETTE SEMAINE: José Evangelista Georges Nicholson

LES CONCERTS GALA

VASSILY SINAISKY, chef
LOUIS LORTIE, piano
Mardi 1 et mercredi 2 février, 20h

CHEDRINE: Autoportrait
RACHMANINOV: Concerto pour piano no 2
BEETHOVEN: Symphonie no 7

Commanditaires:

1er février: IBM 2 février: POSTE MAIL

BILLETTS: 9,75\$ 19,25\$ 27,00\$ 30,00\$ 37,50\$ (taxes et redevance PDA en sus)

LES GRANDS CONCERTS

ION MARIN, chef • DEZSO RANKI, piano
Mardi 8 et mercredi 9 février, 20h

REA: Time and Again
BARTOK: Concerto pour piano no 3
BRAHMS: Symphonie no 4

Commanditaire: 9 février:

Desjardins

BILLETTS: 9,75\$ 19,25\$ 27,00\$ 30,00\$ 37,50\$ (taxes et redevance PDA en sus)

Salle Wilfrid-Pelletier Billets en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112 et Réseau Admission / 790-1245.

Place des Arts

Voix et Vents

Le Chœur Saint-Laurent
sous la direction de Iwan Edwards
The Aeolian Winds et
Laura Pudwell mezzo-soprano

Mercredi le 2 février 1994, 20h
Église Saint-Viateur d'Outremont
av. Laurier, coin Bloomfield (métro Laurier)

Adultes : 15 \$, étudiants et âge d'or : 10 \$ taxes incluses.

Billets en vente au guichet de la Place des Arts : 842-2112 (plus frais de service de 1,39 \$) chez Archambault Musique : 849-6201 (plus frais de service de 0,75 \$) et à l'entrée le soir du concert.

Renseignements : 483-6922

Les grands Ballets Canadiens LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Avec l'Orchestre des Grands Ballets Canadiens sous la direction de Jacques Lacombe

10, 11 et 12 février 1994 à 20h

Causeries Naya à 19h animées par Vincent Warren

DÉSIR Kudelka-Prokofiev

AXIOMA 7 Naharin-Bach

AGON Balanchine-Stravinsky

OPEN-BLUE Godden-Torke

Salle Wilfrid-Pelletier - Place des Arts (514) 842-2112 Réseau ADMISSION (514) 790-1245 ou 1 800 361-4595 Info-Arts Bell (514) 790-ARTS Billets à partir de 15 \$ taxes et redevance incluses

Esso Impériale Canadien Pacifique Limitée

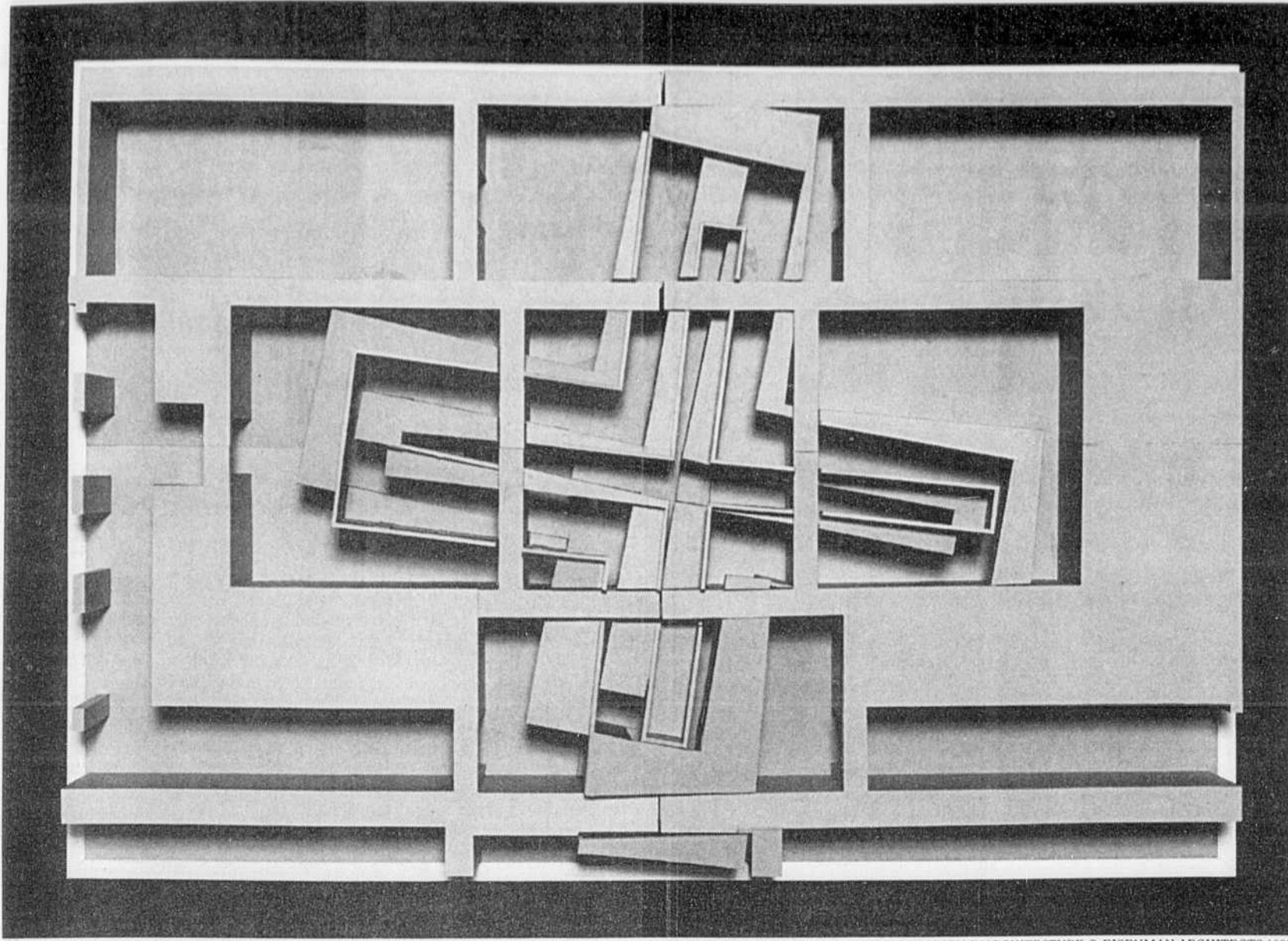


ARTS

ARTS VISUELS / ARCHITECTURE

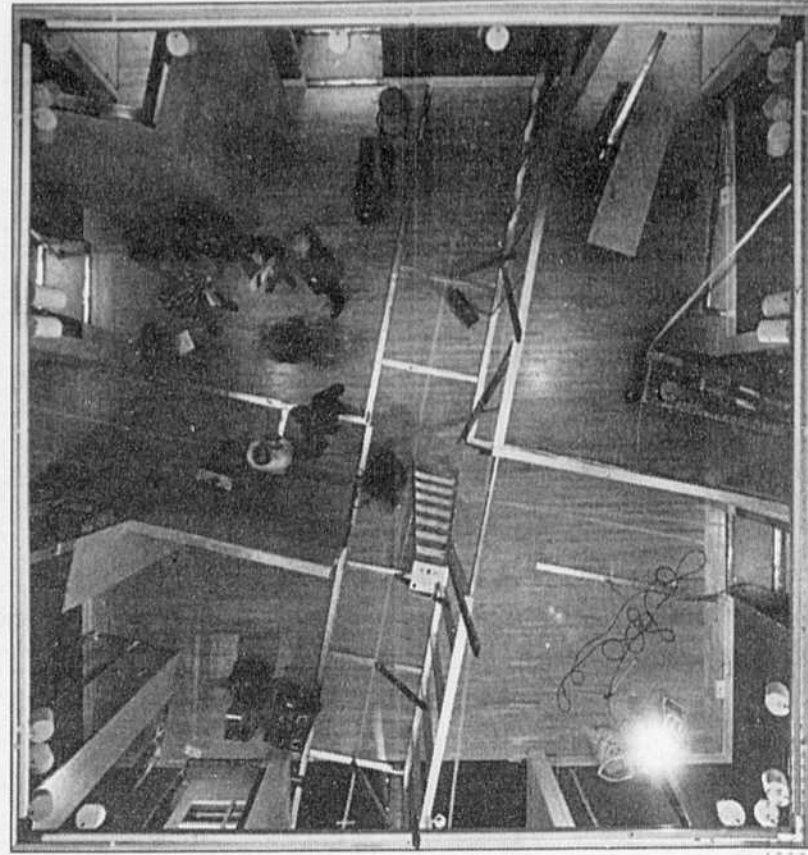
Une bombe frappe de plein fouet le CCA

Peter Eisenman, l'un des chefs de file de l'architecture d'avant-garde, installe son labyrinthe

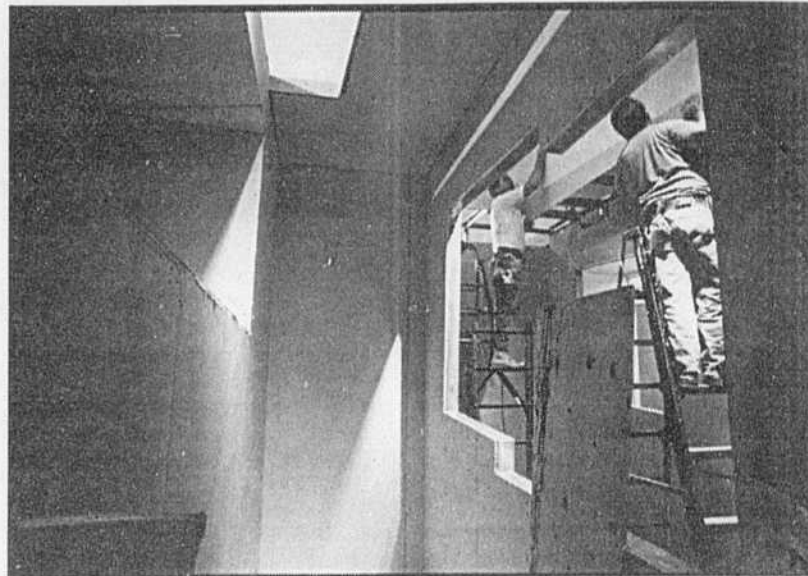


COLLECTION CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE © EISENMAN ARCHITECTS 1993

Voici la maquette de ce projet fou, de ce dédale en forme de croix croche, ce labyrinthe, cet espèce de pavillon de l'expo qui traverse de part en part tout l'étage des expositions, qui pousse de l'intérieur au Centre canadien d'architecture.



Tout le chambardement se fait avec la bénédiction de la propriétaire, Phyllis Lambert, et de sa fondation qui financent l'entreprise de démolition-construction pour la modique somme de 100 000\$.



PHOTOS MICHEL LEGENDRE © CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

Pour faire place au monstre, sans pitié, on a troué les murs, arraché des moulures; on scie, on casse frénétiquement.

SOPHIE GIRONNAY
LE DEVOIR

Sont-ils en train de virer fous, au Centre canadien d'architecture? Derrière les murs impassibles du sévère musée, au cœur même de ce monument de la juste mesure conçu et construit avec amour par Phyllis Lambert et Peter Rose, et que le monde nous envie, est en train de pousser... un monstre. Ce dédale géant en forme de croix croche, ce labyrinthe, cet espèce de pavillon de l'expo traverse de part en part tout

l'étage des expositions. Et pour lui faire de la place, sans pitié, on a troué les murs, arraché des moulures; on scie, on casse frénétiquement. Tout cela avec la bénédiction de la propriétaire et de sa fondation qui financent l'entreprise de démolition-construction pour la modique somme de 100 000\$. Du jamais vu.

Déstabiliser, surprendre, déconcerter. Voilà ce qui arrive quand on commande à l'architecte sur lequel on prépare une exposition d'en conce-

voir lui-même l'installation. Surtout quand il s'agit de Peter Eisenman, l'un des chefs de file de l'architecture d'avant-garde. A 60 ans, ce New-Yorkais est l'un des quelques enfants terribles de l'architecture mondiale qui remettent en cause, tant par leurs écrits — nombreux — que par leurs — plus rares — bâtiments, les fondations mêmes de leur noble art. J'aurai l'occasion de revenir en détail sur les théories passionnantes de ceux-là qu'on appelle les «déconstructivistes» depuis 1988. Disons, pour le moment, que de commander une maison à Eisenman, c'est risquer de se retrouver avec une colonne au milieu de son escalier ou une «craque» savante dans le plancher de sa chambre (qui vous contraint aux lits jumeaux). Le «déconstructi-

En ce moment même, les salles d'exposition du CCA ont l'air d'avoir subi un séisme à la puissance x sur l'échelle Lambert.

visme», c'est une bombe dans la cave. C'est fait, exprès, pour déstabiliser, surprendre, déconcerter. Et c'est très rigolo, aussi, comme Eisenman lui-même, qui vient surveiller périodiquement les travaux de sape qui se poursuivent au CCA.

«D'habitude, explique Jean-François Bédard, commissaire de l'exposition, on rassemble des objets et on les ordonne ensuite, en tenant compte de leur rapport entre eux.» Si bien qu'au

plan du design, l'accrochage se borne souvent à choisir la couleur des murs, après que le conservateur ait décidé de l'enchaînement des exhibits. «C'est-à-dire, nous procédons inversement. Nous construisons d'abord la structure que Peter Eisenman a dessinée. Et c'est en fonction d'elle que nous disposons les maquettes, croquis et dessins qui racontent l'histoire de quatre de ses projets, datant des années clés de 1978 à 1988.»

Un séisme à la puissance x

Cité de l'archéologie fictive (à partir du 3 mars) devrait faire sensation au sein de l'Internationale architecturale, à cause de sa présentation et de son ampleur mais aussi de son approche et du statut explosif du personnage Eisenman. «Pour révéler, comme nous allons le faire, tous les détails sur les méthodes de travail d'un architecte, on attend qu'il soit mort, d'ordinaire», dit le conservateur. Ferment de l'architecture de demain, Peter Eisenman est plus que vivant: «actif», comme on dirait radioactif.

Dans l'exposition qu'il a orchestrée, le visiteur circulera à l'intérieur d'un tunnel géant, en forme de deux croix emboîtées, dont l'une est en plan incliné. Les parois seront percées de fenêtres et c'est à travers elles qu'on verra les maquettes. Une façon concrète de faire sentir l'idée, chère au cœur de l'architecte, de la distance entre l'artiste et sa création, entre le bâti et son usager.

En ce moment même, les salles d'exposition du CCA ont l'air d'avoir subi un séisme à la puissance x sur l'échelle Lambert. On s'égare dans un immense jeu de construction en gypse gris, dont l'assemblage défie les lois préconçues de la logique. Quelques solides gaillards, dont la carrure dit assez l'expérience en matière de bâtiment, se penchent sur les plans d'Eisenman, compliqués à s'en arracher les crayons à mine de derrière l'oreille. «Pas facile à comprendre, hein?» lançai-je à l'un d'eux, en complice. «Ouaing... pas facile à faire tenir debout!»

LES PREMIÈRES

DU 21 JANVIER AU 24 AVRIL

ROBERT



PREMIÈRE RÉTROSPECTIVE AU CANADA

MARDI AU DIMANCHE 11 H À 18 H
MERCREDI GRATUIT 18 H À 21 H, COMMANDITÉ PAR LES ARTS DU MAURIER LTÉE
DROITS D'ENTRÉE : 4,75 \$
PLACE-DES-ARTS
COIN SAINTE-CATHERINE ET JEANNE-MANCE
PROGRAMMATION : (514) 847-6212

JEAN-PIERRE

DU 21 JANVIER AU 13 FÉVRIER

INSTALLATION CHORÉGRAPHIQUE I - L'INSTINCT

MERCREDI 18 H À 21 H
JEUDI AU DIMANCHE 12 H À 16 H

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTREAL

ATTILA RICHARD



PREMIÈRE AU QUÉBEC

PERREAU



Galerie d'art d'Outremont
216, avenue Querbes
495-6211

L'IMAGE EST ARCHIVES
INFOGRAPHIES

Élisabeth MATHIEU

Du 1er au 22 février 1994

Vernissage
vendredi 4 février
à 17 h 30

mar. à ven. de 13h à 18h
sam. et dim. de 13h à 16h

CIRCA

CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN

DOMINIQUE VALADE

«SEMENCES ET DISSÉMINATIONS»

Jusqu'au 19 février

372 rue Sainte-Catherine ouest, # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Ministère de la Culture du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

A L'ART CONTEMPORAIN
sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

J'ai 5 voisins à Québec...

Denise BLACKBURN
Vivian GOTTHEIM
Hélène LAROUCHE
Carmelle MARTINEAU
Karen TRASK

JUSQU'AU 12 FÉVRIER

LUCIENNE CORNET

Oeuvres récentes
NATHALIE DUCHARME
Céramiques récentes

Dernière journée

GALERIE LACERTE PALARDY ASSOCIÉS

307, rue Ste-Catherine ouest, porte 515, Montréal H2X 2A3
Métro Place des Arts 844-4464

Mercredi au vendredi 11 h à 18 h Samedi de 11 h à 17 h

Pour annoncer dans cette rubrique composez le (514) 985-3319



INVITATION

Aux artistes et commissaires à présenter un projet d'exposition pour la programmation 1994-1995

Incluant :
Curriculum vitae
12 diapositives bien identifiées
Textes : démarche et projet
Enveloppe pré-affranchie pour le retour du dossier

Date de tombée
6 février 1994

Bonne année et bienvenue!

Info : Lili Michoud
495-3353

OCCURRENCE
ESPACE D'ART ET D'ESSAI CONTEMPORAINS
911 EST, JEAN-TALON, MONTRÉAL, QUÉBEC, H2R 1V5